

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des ivres

**LE PÈRE NOËL
SE FAIT LA MALLE...
ET DÉMÉNAGE**
DES JANVIER 1991 AU 4300 RUE SAINT-DENIS

Championny
LIBRAIRIE CHAMPIONNY INC.
4300 RUE SAINT-DENIS
MONTREAL, QC H2J 2L1
TEL. (514) 844-2587

OUVERT DE 9H À 22H
TOUS LES JOURS
MÊME LE DIMANCHE

3 ÉTAGES

CHAMPIONNY
CHAMPIONNY
CHAMPIONNY

Montréal, samedi 15 décembre 1990

Sartre le jeune

Robert Lévesque

SIX ANS ET DEMI, sur les conseils de son grand-père, un petit garçon de la rue Le Goff, à Paris, écrit à Georges Courteline qui venait de recevoir quelques palmes... la lettre est datée du 26 janvier 1912.

« Cher monsieur Courteline, Grand-père m'a dit qu'on vous a donné une grande décoration cela me fait bien plaisir quart je rit bien en lisant Théodore et Panthéon Courcelle qui passe devant chez nous. J'ai aussi essayé de traduire Théodore avec ma bonne allemande mais ma pauvre nina ne comprenait pas le sence de la plaisanterie. Votre futur ami, Jean-Paul Sartre. »

Votre futur ami... À six ans et demi ! Et avec quatre grosses fautes de français (ce qui se comprend mal puisque le grand-papa de Sartre — orphelin de père — était lexicographe). Le jeune Sartre, qui n'était pas encore Sartre le jeune, n'avait déjà pas froid aux yeux.

Courteline ne lui répondra pas... et plus tard, dans *Les Mots*, à 59 ans, le Sartre établi reviendra sur cette lettre naïve qui révèle surtout le désir d'être à l'intimité avec les écrivains : « Votre futur ami — ça me semblait naturel, j'avais pour familiers Corneille et Voltaire; comment un écrivain vivant eut-il refusé mon amitié ? »

Y a-t-il encore des enfants comme Jean-Paul Sartre ? Des enfants qui, à six ans et demi, seraient « familiers » de Corneille et de Voltaire ? Sans doute, espérons-le, mais avouons que de telles précocités littéraires n'ont plus tellement cours et que les institutions pour les accueillir, ces petits monstres, ne seraient pas à la hauteur...

Jean-Paul Sartre, lui, dont les éditions Gallimard publient en cet automne finissant les *Écrits de jeunesse*, c'est-à-dire ses textes écrits entre 17 et 28 ans (de 1922 à 1933), était un enfant culturellement choyé qui deviendra vite un adolescent intellectuel et ambitieux dont les « serments de jeunesse » ressemblent à ceux des plus grands; à Victor Hugo, par exemple, qui voulait « être Chateaubriand ou rien », à Shelley qui jurait de consacrer sa vie à la beauté, ou, déjà philosophe le petit Sartre, à

Nietzsche qui avait écrit : deviens ce que tu es. Cette phrase, l'adolescent strabique l'avait gravé sur un rocher à La Rochelle...

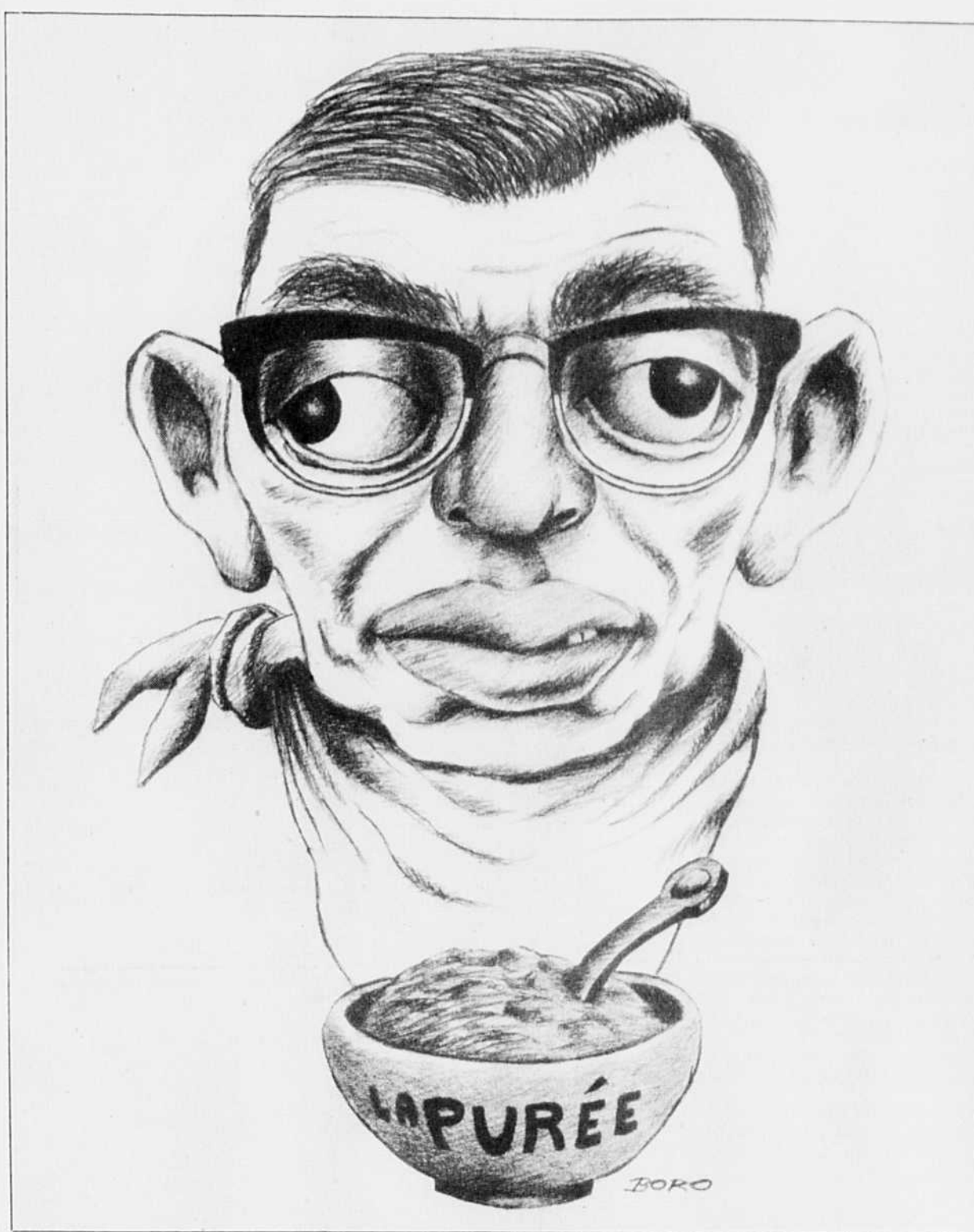
Sartre sut très tôt qu'il voulait être écrivain, qu'il serait écrivain. Il en a parlé dans *Les carnets de la drôle de guerre*, dans *Les Mots*, dans des interviews; Simone de Beauvoir aussi en a parlé souvent et a écrit là-dessus des phrases protectrices et presque attendries. Sa finitude serait dans l'écrit.

Aujourd'hui, la publication de ces écrits de jeunesse n'est pas qu'un autre de ces événements littéroposthumes dans le sillage de l'immense couple Sartre-de Beauvoir. Cette brique de 560 pages est un superbe et important pavé pour plusieurs : ceux qui ont gardé pour l'écrivain (surtout le romancier) une admiration; ceux qui voudraient ausculter ce jeune cœur d'auteur et jouer aux correspondances de l'apprenti au maître; ceux qui veulent lire des textes de jeunesse dans la perspective d'une oeuvre mûre connue; ceux de la critique qui veulent un accès à la totalité de l'oeuvre. Tous les lecteurs vétérans.

Quoi qu'il en soit des approches et des intérêts, Gallimard se devait de publier ces textes que Sartre n'a jamais imaginé publier (sauf quelques-uns qui le furent dans *La Revue sans titre* fondée avec Nizan, ou un d'entre eux soumis à un éditeur et refusé). Ce n'est pas qu'il y ait là des oeuvres de petit génie; Sartre n'était pas Rimbaud, ce que souligne bien Michel Contat qui a orchestré cette publication. Sartre n'était pas non plus Raymond Radiguet dont *Le diable au corps*, publié au même moment en 1923, par sa perfection d'étoile filante, échappait au genre de l'écrit de jeunesse » (Radiguet avait pourtant 20 ans).

Ce qu'écrivait Sartre le jeune dans les années 20, les années de la rue d'Ulm et de l'École Normale Supérieure, les années d'amitié étroite (et non particulière) avec son petit camarade Paul-Yves Nizan, ce sont des romans, des esquisses de romans, récits souvent inachevés, fragments sans suites, poésies, vers de mirliton, canulars et imitations, et aussi un essai philosophique, *Er l'Arménien* (le plus malhabile de ces écrits).

Voir page D-4 : Sartre



Un voyage à l'envers

SILSIE
Marie Redonnet
Gallimard

Alina Reyes

TOUS CEUX qui ont lu ses précédents romans, *Splendid Hôtel*, *Forever Valley*, *Rose Mérie Rose*, le savent : Marie Redonnet sait mieux que nul autre construire, avec des mots simples et des phrases anodines, des histoires étonnamment profondes, émouvantes.

Sur un ton que l'on adopte et que l'on reconnaît immédiatement (quelque chose de très écrit qui semble figurer le langage de l'innocence ou de l'enfance, comme la langue de Céline figurait le langage oral), elle nous entraîne par des cheminement rigoureux dans des initiations cruelles, nourries des thèmes du double, du passage, du sexe et de la mort.

Dans les histoires de Marie Redonnet, les événements les plus cruels se produisent comme par inadvertance, ou comme par fatalité, comme si, en tout cas, ils échappaient à tout contrôle des personnages, engendrés par la logique incompréhensible qui gouverne le monde, comme les processus mentaux et les processus d'écriture. Dans cet univers, on va vers quelque chose d'inéluctable, par des voies inéluctables, parce que la vie le commande et parce qu'il n'y a pas d'autre moyen d'aller à la rencontre de soi-même. On ne sera donc pas surpris que la dernière fiction de Marie Redonnet soit sous-titrée « conte ».

D'habitude, les contes commencent par une transgression, laquelle donne lieu à un parcours initiatique, au terme duquel le héros se retrouve passé d'un état à un autre : généralement de l'état d'enfant à celui d'adulte, pour résumer grossièrement le processus.

Dans ce conte magnifique de Marie Redonnet, les trois étapes ont déjà été franchies, dès la première phrase du livre. Amie de la narratrice, et plus que son amie, son double (toutes les deux ont le même prénom), Silsie est morte, arrivée au bout de son aventure. En quelque sorte, le livre débute à la fin de l'histoire, et il ne nous reste plus qu'à faire le chemin à l'envers, un peu comme, parvenue aux deux dernières cases d'une marelle, la petite fille se retourne et achève le trajet rituel en revenant sur ses pas.

Silsie est morte il y a juste un an. Pourquoi ? Parce que Silsie a enfreint l'interdiction. Elle aimait désobéir au règlement. La jeune fille s'est échappée du pensionnat pour aller dormir dans le vieux bateau rouillé où elle a connu ses premières expériences sexuelles. Silsie a

Voir page D-4 : Voyage



Marie Redonnet

Christian Mistral

Autour du Vautour

Guy Ferland

DEUX BOCKS s'il vous plaît ! Et voilà, la tournée Christian Mistral est partie !

Le jeune écrivain, grand buveur et joueur devant l'éternel — en l'occurrence il s'est incarné en une douzaine de personnes attablées dans une taverne et buvant de la bière en fût —, paraît de prime abord taillé d'un seul bloc. Sa réputation d'auteur provocateur, depuis la parution de son premier roman en 1988, *Vamp* (Québec/Amérique), sa carrure imposante et ses manières débraillées projettent l'image d'un être démesuré.

D'ailleurs, Mistral ne s'en cache pas et joue même le jeu en acceptant qu'on appose sur la couverture de son nouveau roman, *Vautour* (XYZ éditeur), un bandeau disant qu'il est magicien, mordant et mécréant. Ce dernier adjectif s'entend comme qualifiant un incroyant sans repentir. « On est tous, de toutes façons, le mécréant de quelqu'un », ajoute-t-il.

Pourtant, le roman de Mistral ne parle en filigrane que de Dieu. « On ne peut pas y échapper. Tout ce qu'on dit s'y rapporte en dernière analyse. L'Église, c'est la plus grande entreprise de publicité au monde. La foi, c'est de croire en quelque chose qu'on a jamais vu. » Et qui ne croit pas en quelque chose ?

Le jeune auteur de 26 ans, lui, croit en l'amitié et l'intégrité. Son roman

s'articule autour d'une évocation-invoquant d'un ami mort à 27 ans, qui se nommait justement Vautour.

« Quand la mort te touche d'aussi près, tu sens la précarité de l'existence. Tu réalises encore plus subitement que tu n'es pas éternel. Pour conjurer cette peur de la mort prochaine, tu te souviens d'un être cher que tu as perdu. Et je sentais une dette envers Vautour sans savoir au juste ce que je lui devais. Il y avait une urgence de dire quelque chose sur sa vie et sa mort stupides. Je ne pouvais pas passer à côté sans que ça me perturbe. »

Deux autres bocks s'il vous plaît !

Le défi consistait à émouvoir les lecteurs sans appuyer sur les effets et sans tomber dans le sentimentalisme. Il fallait également raconter une histoire banale, celle d'un paumé qui n'arrive à rien et à qui rien n'arrive. « Je lui ai fait un présent en donnant un sens à sa vie qui n'en avait pas. Comme on le constate dans la vie quotidienne, les événements se présentent dans un grand désordre. Le travail du romancier consiste à mettre un certain ordre là-dedans en regroupant des choses. Un ordre arrangé qui donne une saveur aux faits divers. En fait, *Vautour*, c'est une entreprise de désinformation. Je donne ma version des faits et je me laisse emporter par l'écriture. Je ne distingue plus le vrai du faux. Ça n'a aucune importance. »

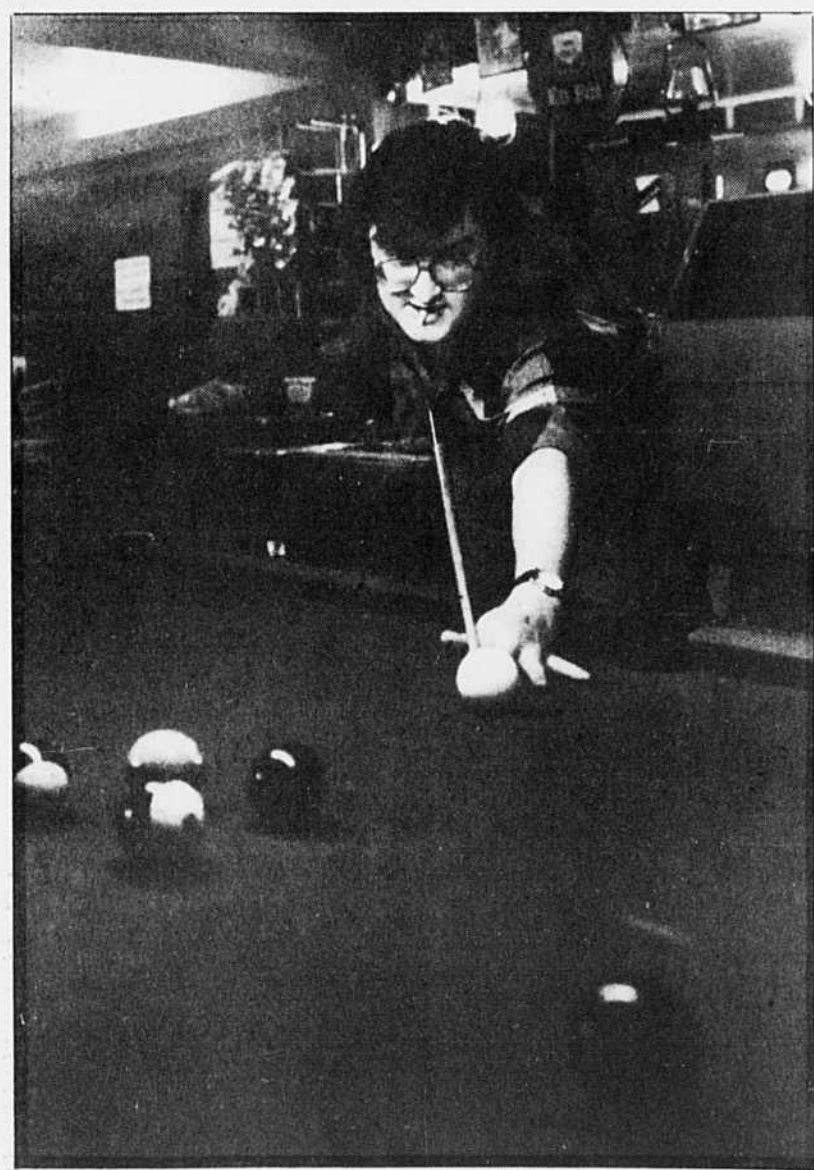
Christian Mistral écrit par instinct et sans plan fixe. Bien sûr, il a une idée précise de ce qu'il veut trans-

mettre au départ d'un texte. Mais en mettant le crayon sur le papier, il suit ses tripes et ses notes. « Pour composer, je procède par épiphanies. J'écris toujours toutes sortes de notes sur des bouts de papier qui me servent comme relais littéraires. C'est ce que j'appelle dans le roman des flash. Après coup, j'organise le tout pour donner du rythme au texte. Mes livres sont très construits, même sans plan. »

Deux autres bocks s'il vous plaît ! Au contraire de *Vamp*, un tour de force qui mettait de l'avant les prouesses verbales de l'auteur, Christian Mistral ne sentait pas le besoin de faire son numéro avec *Vautour*. « Il ne s'agissait plus ici de faire de l'effet en jouant sur les collisions lexiques et l'invention de mots, mais de transformer un matériau singulier, brut et plat, en objet vivant qui bouleverserait les lecteurs. Vautour a eu une vie qui peut paraître plate, banale, mais qui recelait un roman. Il fallait trouver le ton pour dévoiler ce qu'il y avait d'universel et de mythique dans son histoire. »

Pour réussir ce tour d'adresse, Mistral a concentré ses forces sur la narration. Puisqu'il n'y avait pas d'action à raconter autre que la sordide histoire d'un gars qui meurt platement, il devait rendre la lecture intéressante en insufflant un rythme endiablé à l'écriture. « Un livre, c'est comme une batterie qu'on charge d'énergie en écrivant. Lorsque le lecteur ouvre le bouquin, il doit recevoir

Voir page D-4 : Vautour



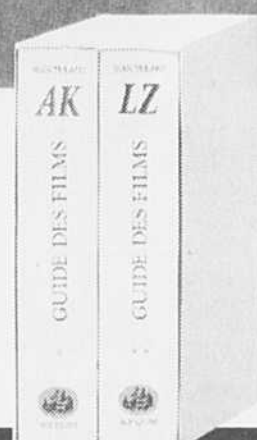
Christian Mistral

PHOTO JACQUES GRENIER

Vous aimez le cinéma? Vous adorerez

LE GUIDE DES FILMS

- Plus de 10 000 films de tous les genres, de tous les pays, du muet à nos jours.
- Comprend le générique, un résumé de l'histoire et un jugement critique.



BOUQUINS

ROBERT
LAFFONT

Des livres
ouverts sur la vie

le plaisir des
Livres

La classe morte

Robert LÉVESQUE
Le
▲ Bloc-notes

LES PENSIONNAIRES de Gilles Maheu qui hantent, dans *Le Dortoir*, ce lieu nocturne et magique, et dressent la représentation mémorielle de l'enfance de l'artiste, ils avaient (et je dis cela sans rien enlever au génie scénique de Maheu) des modèles, des ancêtres en somme, vieillards accompagnés de leurs fantômes, qui retrouvaient, eux, leurs bancs d'école.

C'était *La Classe morte*, un spectacle fabuleux de Tadeusz Kantor qui a séduit le public du Festival d'automne, à Paris en 1977. Une procession d'ombres remontant vers des instants de leur enfance dans de la pure angoisse. Dans cette vision de Kantor, l'histoire du monde, cette perpétuelle recherche de l'enfance refoulée, était dramatiquement ramenée à de vieux corps errant dans un décor d'antan.

Tadeusz Kantor, lui aussi, après Vitez, Duceppe, vient de mourir. Il avait 75 ans et travaillait encore d'arrache-pied à son théâtre d'images et de sens, la forme contemporaine du vieux métier de Shakespeare et de Molière. Il était Polonais, peintre, et parcourait l'Europe. La semaine dernière, il répétait avec sa



PHOTO MARC ENGUERAND

Tadeusz Kantor

troupe de Cracovie un spectacle qu'il devait créer ces jours-ci à Paris. *Aujourd'hui, c'est mon anniversaire*. Samedi dernier, entre deux enchaînements, il est mort.

Colette Godard, dans *Le Monde* de mardi, était inspirée : « Kantor s'en est allé retrouver la femme photographe qui fige pour l'éternité un instant de la vie des hommes, cette femme qui est la mort, omniprésente dans son théâtre comme un dérivé évident de la vie ».

Elle a saisi aussi Pierre Dux, cette femme photographe, au moment où le vieil acteur était tenté de ne pas écouter son médecin pour partir en tournée; elle a photographié Duceppe, épuisé, lui qui rêvait en vain de revenir en scène. Elle avait fixé Antoine Vitez, il y a huit mois, polaroïd fatal qui surprit tout le monde.

Jean-Pierre Léonardini, le critique théâtral de *L'Humanité*, esquisse dans un tout petit livre les « profils perdus d'Antoine Vitez ».

Kantor, Vitez, des êtres si différents et si dévoués au théâtre. Le Polonais était un pirate, le Français un citoyen. Kantor fuyait le rationalisme, Vitez le questionnait. Kantor appelait un théâtre anarchiste pour tous, et Vitez un théâtre « élitiste pour tous ». Tous les deux ne se rejoignent que dans l'essentiel du théâtre en étant, à leurs manières, des grands-prêtres de l'éphémère.

Jean-Pierre Léonardini, dans une plaquette qui ressemble à une lettre envoyée au-delà à un être cher (il dit : il n'existe pas de mot précis pour dire orphelin de frère), exprime tout à fait ce sentiment d'admiration et d'amour mêlés que ressentait ceux qui ont connu ou côtoyé Vitez. Il avait hérité de son père, photographe libertaire, un oeil perçant et un instinct de dérision qui éblouissait ses vis-à-vis. Plusieurs fois, en Avignon, j'avais reçu son intelligence comme une lumière.

Léonardini, qui est du parti communiste (à l'Huma on n'a sans doute

pas le choix), reprend dans son livre une phrase-image audacieuse que Vitez accolait au théâtre : « Le théâtre est un art violemment polémique. Il ressemble à la guerre. La représentation est toujours le simulacre d'un conflit. Nous avons notre jour le plus long, quand le public débarque. Le théâtre met en jeu le rapport de l'homme à la mort et nous devons obéir à une infrastructure, une discipline, qui relèvent un peu de l'art militaire. L'acteur professionnel est tributaire d'une sorte de verrouillage absolu, proche du réflexe conditionné inculqué au soldat. On ne range pas n'importe comment les armes au ratelier... »

Duceppe était un acteur naturel, un soldat prêt au combat. Pierre Dux avait livré toutes les batailles. Tadeusz Kantor était un anarcho-théoricien qui inventait de nouvelles formes d'attaques. Et Vitez, celui dont la représentation de la « totale » du *Soulier de satin* « marquera deux ou trois générations de spectateurs », comme l'écrit Léonardini, était un général pacificateur qui avait fait de l'alexandrin de Racine ou du souffle de Claudel des chevaux de bataille.

Ah dieu, que la guerre est jolie !

★ **Profil perdu d'Antoine Vitez**, Jean-Pierre Léonardini, éditions Messidor, Paris, 1990.

LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

JE SUIS NÉ

Georges Perec

Seuil

Coll. « La librairie du XXe siècle »
114 pages

CE RECUEIL rassemble des textes de toutes sortes, souvent inédits, qui ont tous un aspect autobiographique. En voici un extrait très beau : « Je sais, en gros, comment je suis devenu écrivain. Je ne sais pas précisément pourquoi. J'avais vraiment besoin, pour exister, d'aligner des mots et des phrases ? Me suffisait-il, pour être, d'être l'auteur de quelques livres ? (...) J'avais donc quelque chose de tellement particulier à dire ? Mais qu'ai-je dit ? Que s'agit-il de dire ? Dire que l'on est ? Dire que l'on écrit ? Dire que l'on est écrivain ? Besoin de communiquer quoi ? Besoin de communiquer ? Que l'on est en train de communiquer ? L'écriture dit qu'elle est là, et rien d'autre, et nous revoilà dans ce palais de glaces où les mots se renvoient les uns les autres, se répercutent à l'infini sans jamais rencontrer autre chose que leur ombre. »

LES LAPINS ET LES BOAS

Fazil Iskander

Rivages

212 pages

CET AUTEUR né à Soukhoumi, dans le Caucase, en 1929, a acquis une solide réputation en publiant des récits humoristiques et critiques vis-à-vis la politique gouvernementale et la société soviétique. Le roman *Les lapins et les Boas* raconte la vie parallèle de trois sociétés dans une Afrique hypothétique : celles des lapins, des boas et des indigènes. Hostilité et équilibre s'instaurent entre ces trois groupes jusqu'à ce qu'un des lapins découvre que la peur fonde l'organisation de la société « stalinienne » des lapins au profit de son roi. Notons que les éditions Complexe publient également un conte philosophique et ironique de Iskander, *Le buffle front large*, suivi du premier texte en prose de l'auteur, *Le fruit interdit*.

LAC NOIR

François Hébert

Dessins de Jacques Brault

Éditions du Beffroi

EN QUELQUES phrases et dessins, François Hébert et Jacques Brault font le tour du lac Noir, cet endroit « où voit-on / jamais Dieu ni ses mains / par temps clair ». Les métaphores sont évidentes et disent des vérités profondes. « Des lacs sont pleins de roches / de vase d'autres / ainsi les gens varient / Nénuphars / nous aussi flottons / sur quoi nous ignorons ». Il y a là, à petite dose au fil des mois, un heureux mariage de poésie entre les phrases en apparence toutes simples d'Hébert et les dessins évocateurs de Brault.

ÉCRITURE ET NOMADISME

Paul Zumthor

L'Hexagone

162 pages

CE RECUEIL d'entretiens et d'essais résume le parcours littéraire de cet écrivain et médiéviste de réputation mondiale. Paul Zumthor y traite du nomadisme, des

littératures orales, du Moyen Âge, de sa vie, de ses dernières publications, de la « vocalité », des rapports entre le professorat, la recherche et la création.

FRÉQUENTATIONS

Pierre Turgeon

L'Hexagone

coll. « Essais littéraires »
168 pages

CES FRÉQUENTATIONS dangereuses mènent l'auteur d'*Un dernier blues pour octobre* dans la contrée austère des grands philosophes qui l'ont marqué. Pierre Turgeon cite allègrement Gadamer (l'herméneutique philosophique vous dit quelque chose ?), Spinoza, Heidegger, Habermas, Lipovetsky, mais aussi, plus près de nous, Gilles Marcotte et Heinz Weinmann. Les courts textes qui forment ce recueil sont écrits en cinquième vitesse et se lisent aussi rapidement. Un aveu liminaire explique la raison de cette impression : « Vitesse : mon beau souci, ma véritable inspiration. La rapidité est souveraine pour échapper au langage lui-même. » Pierre Turgeon mesure la qualité de la littérature québécoise à l'aune de la littérature étrangère.

EN ATTENDANT LE DÉSASTRE

Jean Renaud

Éditions du Beffroi

146 pages

CET ESSAI sur la pensée réactionnaire prend à rebrousse-poil quelques idées reçues. Jugez-en par vous-même : « La pensée de réactionnaire ne dure pas, elle meurt oubliée, non pas niée par les faits, qui souvent lui donnent raison, mais par la bêtise, la sottise postérieure, qui est, comme le reste, à gauche. Si le réactionnaire a souvent raison, le révolutionnaire, lui, a toujours raison du réactionnaire, non parce qu'il a pour lui un mythe sens de l'Histoire, mais parce qu'il s'est accordé aux passions de l'homme de la rue, de la canaille, du peuple. Il appelle à l'insurrection du médiocre. La révolution est forte de l'envie, du goût de s'avilir, de la bassesse qui sommeille en chaque homme. »



DU MIRACLE DES OISEAUX

Jorge Amado

illustré par Floriano Teixeira

Messidor

60 pages

CE CONTE de Jorge Amado raconte l'histoire d'un miracle qui a sauvé Ubaldo Capadocio, poète populaire, des mains du cruel Lindolfo Ezequiel, tueur à gages de son métier. L'événement insolite serait survenu récemment en terre d'Alagoas sur les rives du rio San Francisco.

LA VIE LITTÉRAIRE

Guy Ferland

La maison des écrivains

DANS la dernière livraison du bulletin de l'Union des écrivains québécois, on présente le projet de rénovation de la maison des écrivains, sise au 3492 avenue Laval, où l'Uneq compte établir ses bureaux en juin. Dans un texte liminaire, on rappelle que « dès sa formation en 1977, l'Union recherche une place qui soit un lieu de rencontre des écrivains et un centre d'information et de documentation ouvert au grand public ». L'Uneq a acquis la maison le 3 juillet dernier pour la somme de 335 000 \$. On cherche des fonds pour défrayer les coûts de rénovation et d'aménagement. Rappelons que le nouveau conseil d'administration de l'Union, élu le 17 novembre au Salon du livre de Montréal, est formé de : Bruno Roy, président; Hélène

Pedneault, vice-présidente; André Roy, secrétaire-trésorier; Claudine Bertrand, Denise Boucher, Louise Desjardins, et Richard Giguère, administrateurs.

Par ailleurs, l'Uneq gère deux programmes intéressants. Le premier consiste à soutenir financièrement des parrainages de jeunes auteurs par des écrivains-conseils. On paie ce dernier pour quatre mois de travail à raison de 1500 \$ par mois. Le comité de sélection des candidats est formé par l'Uneq. L'autre programme concerne des échanges d'écrivains avec la France. Deux membres de l'Uneq peuvent entreprendre un voyage en France pour poursuivre des recherches reliées à leur travail d'écriture. La durée de la mission est d'une semaine. Pour tous renseignements, on s'adresse à l'Uneq au : (514) 526-6653.

Nouveau prix littéraire

LA RENCONTRE internationale

des écrivains, en collaboration avec le président de Hautvoix inc., Frido Pagé, annonce la création d'un nouveau prix littéraire « international », doté d'une bourse de 2000 \$, le prix Hautvoix qui couronne chaque printemps une oeuvre littéraire de langue française écrite par un écrivain québécois ou publiée par un éditeur québécois. Le jury est constitué de trois membres du Comité international de la Rencontre. Les candidats doivent déposer cinq exemplaires de leur oeuvre au secrétariat de la Rencontre québécoise internationale des écrivains avant le 1er février de chaque année à l'adresse suivante : case postale 97, succursale Haute-Ville, Québec, G1R 4M8. Téléphone : (418) 694-9302.

Nouvelles du Salon du livre de Québec

LES ORGANISATEURS du Salon du livre de Québec annoncent la parution d'un nouveau bulletin littéraire, « Lire à Québec », publié cinq fois par an et distribué gratuitement dans toutes les librairies, les bibliothèques, les grandes tabagies et les caisses populaires de la région. Tiré à 50 000 exemplaires, ce bulletin « annoncera la visite d'auteurs, commentera les dernières parutions en librairie et présentera les multiples activités

prévues au porchain Salon » (du 23 au 28 avril 1991).

Concours Belle gueule

LA REVUE « Stop » organise pour une troisième année le concours Belle Gueule de nouvelles. Les trois prix décernés sont de 1000 \$, de 500 \$ et de 250 \$. La date limite de participation est le lundi 11 mars et la remise des prix se fera le mardi 23 avril dans le cadre du Festival national du livre qui aura lieu du 20 au 27 avril. Pour tous renseignements écrire à : concours Belle gueule de nouvelles, C.P. 983, Succ. C. Montréal Qc. H2L 4V2.

Nuit de poésie

UNE NUIT de la poésie intitulée génialement « Décadence 1990 » aura lieu ce soir, à 20 h., dans les assises du chic Walter Club » (1676, rue Ontario Est, Montréal). Le prix d'entrée est de 4 \$. Une quarantaine d'auteurs seront présents pour lire leurs textes dont : Jean-Sébastien Huot, Nancy Labonté, Michel Lefebvre, Patricia Lamontagne, David Hince, Nicole Brossard, Claude Beausoleil, Louky Bersianik, Jean-Paul Daoust, Hélène Monette, Denis Vanier, Josée Yvon, Lucien Francoeur, Bernard Pozier, Yves Boivert, etc. La soirée sera retransmise en direct sur les ondes de Radio Centre-ville, Cinq FM, 102.3.

VIENT DE PARAÎTRE



VIVRE À PLEINES SAISONS

André Bernier, Denise Lever, Yvon Poitras
144 pages • 11,95 \$

Les trois auteurs nous invitent à profiter du rythme des saisons pour vivre en profondeur les bonheurs et les rigueurs de l'existence: émerveillement, amour, solitude, souffrance, temps qui passe, mort, espérance. Le tout avec une pointe d'humour et de fantaisie.

PRIER DEVANT LE SAINT SACREMENT

En collaboration

132 pages • 11,95 \$

Prier devant le Saint Sacrement est une pratique toujours valable en notre temps. Choix de lectures, de commentaires, de chants, pour aider à mieux vivre de l'Eucharistie, à mieux la célébrer. Deux thèmes majeurs: le pain, qui dit la faim du monde; la présence de Dieu au monde et la nôtre devant Dieu.



L'ACCORD DANS UNE VIE DE COUPLE

Lionel Bécotte
100 pages • 11,95 \$

Réussir sa vie de couple, s'épanouir ensemble est un vrai défi aujourd'hui. Cet ouvrage n'est pas un traité de thérapie du couple, mais il rassemble des réflexions amicales inspirées par les confidences de personnes en difficultés conjugales et professionnelles. Pas de recettes, mais des balises, placées avec humour.

JE TE CHERCHE, TOI QUE J'AIME

Louise Gosselin

176 pages • 13,95 \$

Paroles d'amoureux! Ici, c'est une femme qui se dit simplement, avec discrétion, l'expérience de sa quête amoureuse de Dieu dont elle se sait aimée la première. Vie riche de solitude et de présence, de silence et de dialogue, de confiance. Il y a encore des gens qui vivent intensément l'amour de Dieu.



ÉDITIONS PAULINES

3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC H1N 1L1
Tél.: (514) 322-7341

L'ÉTAT DU MONDE 1991
Annuaire économique et géopolitique mondial
644 p. 22,95\$
ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE / ÉDITIONS DU BORÉAL

BOREAL

L'ÉTAT DU MONDE 1991
Annuaire économique et géopolitique mondial

L'analyse des événements qui ont marqué l'année. Une approche géopolitique par continents et grandes régions. Une réflexion sur les grandes questions stratégiques à l'échelle mondiale.

LE DOSSIER DE L'ANNÉE: LES PAYS DE L'EST

estuaire

C.P. 337, succ. Outremont
Montréal H2V 4N1

Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue estuaire

- Nature du prix**
Le/la lauréat/e reçoit une bourse de 2000\$ des Terrasses Saint-Sulpice.
- Origine**
Ce prix a été créé pour stimuler l'écriture poétique. Il soulignera dès la fin de janvier 1991 une oeuvre qui aura proposé en 1990 une approche différente de la poésie tant au niveau thématique qu'au niveau formel. Ce prix sera remis à la fin de janvier de chaque année.
- Règlements**
1) La candidate doit:
être de citoyenneté canadienne;
2) soumettre ou faire soumettre par son éditeur son recueil de poésie en trois exemplaires à l'adresse d'estuaire;
3) avoir publié ce recueil de poésie de langue française dans les douze mois précédant le 30 novembre 1990.
- La remise du prix se fera le 30 janvier 1991 à 17h aux Terrasses Saint-Sulpice.**
- Jury**
Le jury est formé par les membres du comité de rédaction de la revue *estuaire*. Un observateur désigné par l'UNEQ et un témoin délégué par les Terrasses Saint-Sulpice assistent aux délibérations.

Abonnement pour quatre (4) numéros	
Abonnement étudiant/écrivain	18 \$ □
Abonnement régulier	20 \$ □
Abonnement pour institutions	30 \$ □
Abonnement à l'étranger	35 \$ □
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement)	35 \$ □
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement)	50 \$ □
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire	5 \$ □

Nom.....
Adresse.....
Code.....
Veuillez m'abonner à partir du numéro.....

estuaire: C.P. 337, succ. Outremont, Montréal H2V 4N1

Éthier-Blais et Alain Roy

Des nouvelles du front littéraire



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

AUTREFOIS, on commençait sa carrière littéraire avec des nouvelles. Puis, la mode s'en est perdue et les jeunes écrivains ont visé, tout de suite, la brique quand ce n'est pas le débordement. Est-ce le retour du balancier ? Toujours est-il que j'ai sur mon bureau au moins quatre recueils de textes courts, dont les deux qui suivent. Le premier est d'un merveilleux vieux routier, Jean Éthier-Blais. Le second d'un nouveau venu, Alain Roy.

JEAN ÉTHIER-BLAIS a-t-il été à Brioude ? J'en douterais. C'est une petite ville de la Haute-Loire, en France, qui est célèbre pour sa cathédrale romane. Autrefois, les pèlerins du nord qui allaient en pèlerinage à Compostelle y passaient. Prêtaient-ils devant l'effigie d'un Christ lépreux et ce Christ lépreux a-t-il été sculpté par un certain Loret Lembron qui aurait pris pour modèle François Villon ? Ça, je ne le sais pas.

Mais c'est ce qu'affirme Jean Éthier-Blais, dans son recueil de nouvelles, *Le Christ de Brioude*, où il nous propose, en effet, cette version apocryphe de la vie du « pauvre écolier ». Et s'il n'y avait que Villon ! Mais non ! Voilà Claudel et Romain Rolland, voilà une vieille dame qui a connu Nietzsche et, naturellement, quelques écrivains du passé québécois qu'affectionne Éthier-Blais. Enfin, voilà toutes sortes de gens qui sont le quotidien des amateurs de livres.

D'apparence, ces nouvelles sont des histoires habiles, avec une intrigue et une chute, dans le goût de la nouvelle réaliste. En fait, (si on excepte les deux premiers récits *Les Gens de Papasidias* et *Les Illusionnistes*, un peu incongrus dans le contexte), ce sont des fantasmagories littéraires. Empruntant à l'histoire de la littérature et à la fièvre de son imagination, Jean Éthier-Blais fait ainsi des collages de culture où le vrai et le faux se mêlent étroitement avec, je le pense, un certain goût pour la mystification. Chez n'importe qui d'autre, un tel assemblage paraîtrait forcé, prétentieux et hétéroclite. Pour Jean Éthier-Blais, qui a toujours vu la culture comme un dialogue entre les continents et les siècles et qui connaît la littérature comme sa poche, tout cela coule de source. On y croit en souriant.

On se doute que les deux nouvelles dont les héros sont des écrivains québécois de la vieille génération sont exquises. Lavallière (dans *L'Étau*) et Bellieu (dans *Le Divertissement*) sont deux vieux garçons, moitié dandys, moitié grognons. Le premier est tout à fait méconnu et ressemble à François Hertel. L'autre a quelques admirateurs dont il se méfie et on ne jurerait pas que certains de ses traits ne sont pas empruntés à Paul Toupin.

Personne ne sait reconstituer, comme le fait Jean Éthier-Blais, cette époque de notre littérature un peu grise mais dont les acteurs n'étaient pas n'importe qui. Il sent avec son cœur tout ce que leur dévotion aux Belles Lettres leur causait d'avaries. C'est que Jean Éthier-Blais a découvert et a aimé le monde de la littérature avec eux. Ses souvenirs cordiaux les magnifient.



Jean Éthier-Blais

La plus belle nouvelle de ce recueil est *Le Dernier amour de Malwida*, une vieille noble allemande qui a été en correspondance avec Nietzsche et dont la vie se termine à Rome. C'est là que Jean Éthier-Blais rend hommage à deux mondes de culture qu'il adore : l'Allemagne de Goethe et l'Asie. Le dernier amour de la vieille Malwida von Meyenbug est le jeune Paul Claudel, en poste à Fou-Tchéou. Elle vient de lire *Tête d'or*, ce qui lui rend son âme de jeune fille. Alors, dans un geste de confiance inouïe, elle lui envoie le manuscrit du seul livre qu'elle ait écrit et dont je ne donnerai le titre qu'en allemand pour ne pas dire tout : *Der Seidene Schuh*. « Heureusement qu'il n'y a pas la paire » disait un critique de l'époque.

Bien entendu, il n'y aurait pas de Jean Éthier-Blais sans un carquois de flèches du Parthe. Le polémiste et le moraliste ne s'endorment jamais tout à fait en lui. Chacun sait qu'il méprise la politique. Il le montre, un peu lourdement, dans *Les Illusionnistes* dont les protagonistes sont des nains. Alors qu'on aurait tendance à voir en lui un pur classique, il préfère (dans *Les Gens de Papasidias*) l'action se passe en Grèce et dans la colonie grecque de Montréal) une petite église orthodoxe de village, et son innocent patriarche, au temple d'Athéna Pacificatrice dont les fûts de marbre et de sagesse se sont écroulés depuis longtemps. Sophia, voilà donc ce que tu vaux !

Sous la prose enjouée, sous l'humour, *Le Christ de Brioude* est, au fond, une méditation sur l'art et les artistes. C'est le côté sombre de ce recueil. Voici, en gros, ce que pense Jean Éthier-Blais de la littérature à travers son livre. La littérature rend solitaire et remplace tout. C'est sans doute pourquoi les écrivains qu'aime Jean Éthier-Blais sont célibataires et vierges. Un livre est un produit rare et précieux. C'est un objet qui vit en soi. Il n'a pas besoin de lecteurs pour exister, ce qui est une philosophie réaliste au Québec.

L'artiste n'a pas de patrie qu'il soit riche ou pauvre, qu'il soit connu ou méconnu. Le trait qui est commun à tous les personnages de ce recueil est l'exil, « qui a pourtant son charme », précise Jean Éthier-Blais. Et c'est vrai que les artistes sont d'ailleurs.

Surtout, il y a la lèpre qui apparaît non pas une fois mais deux dans le livre, ce qui fait d'elle un thème quasi obsessionnel. « L'air même que vous respirez est lépreux » affirme, d'ailleurs, Bellieu qui prétend citer un cantique de Corneille. La lèpre est évidemment une métaphore de l'anormalité de l'artiste au sein du corps social car « Les hommes mé-

priseront toujours les artistes et seront toujours près de leurs sous » dit l'auteur.

Jean Éthier-Blais est un écrivain trop civilisé pour imposer son pessimisme fondamental avec des lamentations bibliques. C'est pourquoi ses nouvelles sont pleines d'élégance et d'allant, comme une partie de cricket. Mais s'il n'était pas là, sous-jacent avec ses notes graves, les vocalises du style de Jean Éthier-Blais ne résonneraient pas aussi bien. Il leur faut, ce fond d'ombre.

ALAIN ROY est un jeune écrivain de 25 ans. Il fait partie de la génération d'auteurs qui apprennent à écrire en français à l'université et, dans le cas présent, McGill. Eh oui ! Dans cet environnement austère, on ne peut pas s'attendre à ce que naissent des oeuvres folles. Aussi, *Quoi mettre dans sa valise*, la première publication d'Alain Roy — ce sont des nouvelles — a toutes les qualités du travail sérieux, bien fait et qui peut figurer partout sans faire honte. On sent qu'un professeur a veillé tendrement au berceau de cet écrivain naissant.

Mais on n'arrête pas le talent et Alain Roy en a beaucoup. Il a la magie du discours et le génie (un peu castrateur) de la litote. Des riens lui servent. On se dispute au lit en de-



Alain Roy

mies teintes. On se fait des déclarations d'amour allusives. On boit du chocolat chaud ou de l'Orangina en méditant sur l'insignifiance de la vie. On se quitte sur la pointe des pieds. Les personnages sont des jeunes gens, aux prises avec leurs sentiments dans la mesquinerie d'un monde où tout transite dans un halo : les êtres, les choses, l'amour. Ou alors vient la solitude, comme dans

Le chat et l'oiseau (un jeune homme tombe et essaie de battre des ailes pour ne pas s'écraser sur la chaussée). Clic ! C'est comme un album de photographies en noir et blanc où l'on reconnaît, irrésistiblement, les silhouettes passagères de la jeunesse angoissée et tendre.

Le recueil est un peu long, compte tenu de ce qu'il a à dire. Pour un premier livre, dont on aurait souhaité qu'il fût plus innocent, il y a un peu trop de trucs, comme la façon de conduire les dialogues en supprimant une partie de la négation, sans doute pour faire moderne et américain. De fait, on ne peut pas s'empêcher de penser à Salinger dont Alain Roy n'a pas, hélas, le côté zen, si ce n'est dans quelques nouvelles.

C'est alors qu'il rompt, par bonheur, avec le monde un peu exclusif et lassant des amours de jeunes adultes qui s'aime beaucoup. Citons, dans ce genre-là, plus vaste et plus ouvert sur la souffrance du monde, *Le Cordonnier* (un vieux Grec qui fait des chaussures à hauts talons pour dix dollars), *Question de quantité* (après une rupture, un jeune homme va chez le barbier et redécouvre le plaisir célibataire de la tondeuse à cheveux), où se trouve sans doute le plus profond de ce talent nouveau, incontestable et,

somme toute, exceptionnel dans une littérature où le débraillé a décidé un peu trop de place.

Le Christ de Brioude, Jean Éthier-Blais, nouvelles, 200 pages, Léméac, Montréal, 1990.

Quoi mettre dans sa valise, Alain Roy, nouvelles, 160 pages, Boréal, Montréal, 1990.

LOGIQUES LA VIE MODERNE

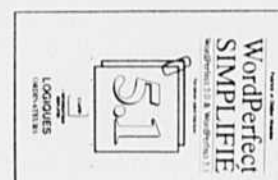
LES INCONTOURNABLES! EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.



168 p.
relure
spirale
14,95\$



112 p.
relure
spirale
18,95\$



120 p.
relure
spirale
18,95\$



164 p.
relure
spirale
18,95\$



128 p.
relure
spirale
18,95\$



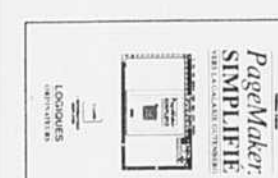
180 p.
relure
spirale
18,95\$



121 p.
relure
spirale
16,95\$



150 p.
relure
spirale
19,95\$



176 p.
relure
spirale
19,95\$

PURE AVENTURE

Collection Madeleine

Michel Aubin / Hélène Desputeaux
JE JOUE DU SAXOPHONE



Michel Aubin
Hélène Desputeaux
LA VRAIE CAMPAGNE

2 albums illustrés en couleurs
24 pages, 7,95\$ chacun

Dans la même collection
Le Code secret
Mon petit frère Bertrand
Trotinette et crème glacée
Bonne Fête Madeleine !

Collection Boréal Junior

Marc-André Paré
**LE MYSTÈRE DES BORGES
AUX OREILLES VERTES**
160 pages - 7,95\$



Philippe Chauveau
**UNE ARAIGNÉE
SUR LE NEZ**
128 pages - 7,95\$

François Gravel
ZAMBONI
96 pages - 7,95\$



Dans la même collection
Corneilles
Robots et Robots inc.
La Dompteuse de perruche
Simon-les-nuages

Collection Boréal Inter

Roger Poupard
PREMIER BUT
160 pages - 8,95\$



Gilberto Flores Patiño
traduction: Ginette Hardy
**LE PÉGASE
DE CRISTAL**
160 pages - 8,95\$

Gérald Gagnon
**L'OURS
DE VAL-DAVID**
160 pages - 8,95\$



Dans la même collection
Le Raisin devient banane
La Chimie entre nous
Viens-t'en, Jeff!
Trafic

COURRIER

La raison sous-jacente

J'AI LU avec un certain intérêt pour ne pas dire un intérêt certain, dans l'édition du DEVOIR en date du 1er décembre, la critique du *Manifeste d'un Salaud* par Pierre Bourgault et Hélène Pedneault. La critique de cette dernière m'a particulièrement intrigué par sa virulence et surtout par le fait qu'elle s'en prenait plus à l'auteur qu'à son oeuvre.

Je m'en suis donc procuré une copie afin d'en avoir le cœur net. L'investissement en valait la chandelle ! Mise à part la dissertation de l'auteur sur l'objectivité, qui m'a d'ailleurs semblé plutôt subjective (la philosophie, un sain exercice intellectuel dont les conclusions de-

vraient être soumises à un processus de vérification expérimentale indépendante, m'a toujours laissé un tant soit peu méfiant), ses observations sur le peu de fondement des déclarations de démagogues de tout acabit et de ceux qui les reprennent font sourire, lorsqu'elles ne sont pas étroitement liées à des événements tragiques. Je crois cependant avoir élucidé la raison sous-jacente à la violence de l'article de Madame Pedneault. C'est qu'elle est citée dans l'ouvrage ! Notamment en rapport avec un commentaire de celle-ci sur la façon dont les hommes s'assoient dans le métro.

— L. Poulin

choix
emballages-cadeau
accueil

LIBRAIRIE HERMÈS

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal H2V 2L4
tél.: 274-3669

de 9h. à 23h30
362 jours par année



Boréal

1225, de Condo, Montréal QC H3K 2E4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

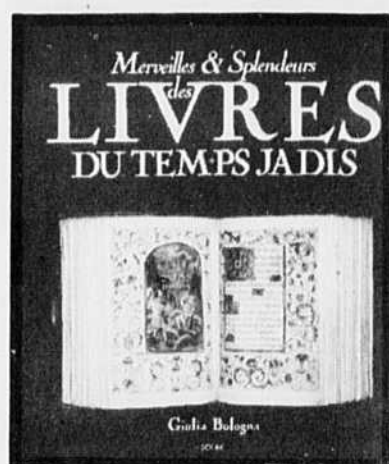
Les Éditions LOGIQUES sont agréées et subventionnées par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

D'une mythologie l'autre

**ENCYCLOPÉDIE ILLUSTRÉE
DES MYTHES
ET LÉGENDES DU MONDE**
Arthur Cotterell
Solar
260 pages

Guy Ferland

LES MYTHES et les légendes nous déterminent encore aujourd'hui, bien souvent à notre insu. La plupart de nos concepts et schèmes de pensée ont été forgés par les mythes et les légendes qui se sont transmis sur tous les continents pendant des millénaires. Que dire maintenant de notre imaginaire qui a été formé de part en part par la mythologie ? On ne peut tout simplement pas effacer un pan de la réalité humaine aussi prégnante pendant des siècles sous prétexte qu'on a atteint l'âge de raison, ou celui moins raisonnable de la science.



En fait, avec les mathématiques qui n'ont pas d'objet, la mythologie est la plus surprenante invention humaine. Elle répond à un besoin de comprendre et d'interpréter le monde qui nous entoure, de même

que les forces de la nature. Les interrogations classiques : d'où venons-nous ? où allons-nous ? quel est le sens de la vie ? trouvent des palliatifs à ces questions impossibles à résoudre par des images qui témoignent du génie de l'homme.

Ce qui fascine en parcourant l'encyclopédie de Cotterell, c'est de réaligner les correspondances entre les mythologies provenant de différentes régions et époques. En un peu plus de 50 pages, l'auteur brosse un portrait des mythes et des légendes de l'Égypte jusqu'à l'Australie, en passant par la Perse, la Grèce, Rome, l'Inde, la Chine, le Japon, l'Amérique du Nord, etc. Des cartes, des photos en couleurs et une chronologie permettent de situer les sources des mythes et légendes et d'effectuer des recoupements.

La partie centrale de l'ouvrage est constituée par la nomenclature des grandes figures de la mythologie et des légendes avec une description

sommaire qui explique et la fonction de la figure et ses origines.

Par exemple à l'entrée Balder, un petit texte liminaire explique : « Le dieu blessé de la mythologie germanique. Célèbre pour sa beauté et sa sagesse, il était l'équivalent nordique du dieu cananéen Adonis et du babylonien Tamuz. Selon la légende, Balder ne reviendrait des enfers que pour retrouver un monde entièrement nouveau, après le Ragnarok (le crépuscule des dieux). » À l'article sur Guan Di, on précise : « Le singulier dieu chinois de la Guerre, dont le principal souci est précisément d'éviter la guerre. » L'Hadès est « dans la mythologie grecque, le seigneur des enfers. Son nom signifie l'invisible ».

La mythologie, on le constate, est riche d'enseignements de toutes sortes. Et lire une telle encyclopédie, c'est parcourir de magnifiques histoires qui nous touchent encore profondément.

Revoir l'impressionnisme

LES IMPRESSIONNISTES
Corinne Graber
et Jean-François Guillou
Solar, Paris, 1990.

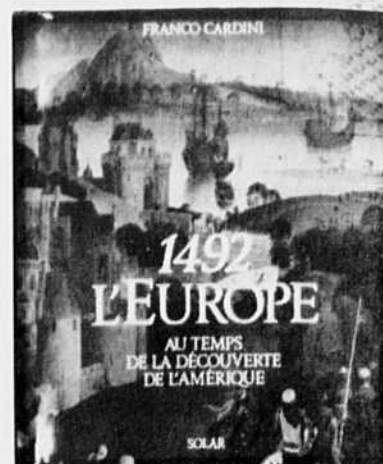
**L'UNIVERS
DES IMPRESSIONNISTES**
Steven Adams
La Renaissance du livre
Vilo, 1990.

Claire Gravel

LES IMPRESSIONNISTES de Graber et Guillou est un livre d'un luxe inouï, où les 175 illustrations couleurs sont gigantesques; de plus un certain nombre de photos noir et blanc les accompagne. Les textes sont légers, relatant la petite histoire, celle des bons mots, des querelles, la réaction du public, le support des collectionneurs, la misère des uns, la reconnaissance tardive des autres, dressant des portraits attachants de chacun. Un beau livre d'images.

L'univers des Impressionnistes de Steven Adams est tout autre. Comme l'indique le titre, l'auteur nous convie à tout un univers, où l'histoire sociale, politique, économique pèse sur la culture de l'époque, contre laquelle vont se révolter nos peintres.

Tout au long de « l'épopée » impressionniste, Steven Adams relate les faits qui marquent le siècle (guerres, affaire Dreyfus). À travers le texte très nourri, des encadrés



pleine page font le lien avec les découvertes de nouvelles techniques picturales telles l'invention de la couleur en tube, ou des modes vestimentaires, de l'usage de la photographie, de l'influence des expositions universelles, de l'art japonais etc.

Les rapports avec les musiciens et les écrivains sont d'un grand intérêt. Le livre se termine avec plusieurs chapitres consacrés aux lieux chers aux peintres, dont ils dressent un curieux guide touristique, pompeusement nommé « atlas de l'impressionnisme » mais qui est très bien fait, et par 19 biographies, de Bazille à Sisley en passant par Manet, Monet et Renoir. Plusieurs illustrations par page.

JOURNAL D'UN VOYAGEUR
Julien Green,
Paris, 1990,
un album de 279 pages.

Lisette Morin

LES INCONDITIONNELS du grand écrivain français, Américain né à Paris, en 1900, croyaient avoir tout lu

et tout posséder de lui : ils apprendront, dans ce fort bel album, illustré par l'auteur lui-même, photographe amateur, que de nombreux passages du *Journal* qui y sont insérés n'existent actuellement que dans l'édition de La Pléiade. Quant aux photographies, inédites, elles ont été prises par Green tout au long de sa vie. Mais laissons parler le photographe qui présente lui-même son al-

bum au verso de la superbe jaquette qui protège la non moins superbe reliure de toile bleue du *Journal d'un voyageur*.

« De mes carnets de voyage j'ai tiré ces portraits de villes. Je n'allais pas décrire par le menu tout ce que j'ai vu, ce sont surtout les impressions et les sentiments d'un jour. » Mais on aura compris, quand on fréquente Julien Green depuis des an-

nées, que son regard sur Florence, sur Copenhague, sur Cordoue, pour ne citer que trois de ces « impressions et sentiments », parmi des dizaines d'autres, que ce regard ne peut être qu'émouvant, et qu'il saura émouvoir les voyageurs impénitents que sont aussi, sans doute, ses lecteurs.

À offrir en étrennes et, pourquoi pas ? à s'offrir à soi-même.

◆ Voyage

désobéi, Silsie est passée de l'état de vivante à l'état de morte parce qu'elle a voulu partir trop vite, l'initiation était truquée, nourrie de cinéma, de faux gestes, de fausses réalités.

Le conte commence donc où se termine une initiation ratée, irrémédiablement. Et l'histoire de cette autre Silsie, son voyage de Sion à Dolms en passant par Texe (sexe, texte ?) a des allures de voyage après la mort, de l'autre côté d'un miroir qui a cessé de réfléchir le vivant.

Silsie est accompagnée dans ce voyage d'un autre double, Lonie, la petite fille qu'elle recueille; de monsieur Codi, qui refait à l'envers le voyage d'émigrant qu'il a fait dans sa jeunesse, et qui va de désillusion en désillusion; et du contrôleur, qui cherche comment oublier que le temps passe plus vite que la vitesse du train qui ralentit un peu plus selon lui à chaque voyage.

Là-bas, dans l'autre ville, la ville froide, morte et isolée, d'autres fantômes peupleront l'hiver tragique et tendre au bout duquel Silsie reparaitra, une fois encore retournant sur ses pas, toujours guidée par les rêves de l'autre Silsie, en un dernier voyage vers le centre de la mer. Plus on approche de la fin, plus on est happé par la beauté du texte. On pense à Poe, mais le maëlstrom est immobile, à la fois envoûtant et étonnamment rassurant. Et l'on referme le livre avec le bonheur et l'émotion d'un grand moment de lecture, en se

demandant par quel miracle cette écriture si économe a pu vous emporter aussi loin.

◆ Vautour

une décharge au visage. Sinon c'est raté.

L'écriture de *Vautour* est saccadée, avec quelques brisures de ponctuation. Les chapitres courts produisent un sentiment de vertige à la lecture. « L'action est dans le verbe lui-même. »

Deux autres bocks s'il vous plaît ! L'intégrité, Mistral la voit comme un capital qu'on reçoit à la naissance et qu'on dilapide sa vie durant. « Il s'agit de contrôler les dépenses et les concessions. Moi, je bois beaucoup et je dois me pardonner autant des gaffes que je commets. Personne va le faire à ma place. On doit être tolérant envers soi-même autant qu'envers les autres pour se garder le plus possible intact. L'intégrité, c'est le contraire de la corruption. »

Parlant de corruption, Mistral embraye sur la pureté, objet enfoui de ses recherches dans la fange de l'Amérique. « Le but que je poursuis dans mes romans, c'est de trouver la pureté et la sainteté là où on ne pense pas les chercher. C'est facile d'être un saint dans une idéologie ou une église. Mais la pureté se trouve aussi dans l'absence de corps étrangers, que ce soit dans le bien ou la mal. Vautour avait une grandeur en lui qui ne paraissait pas et que j'essaie de transmettre par la prose. »

Pour trouver cette grandeur et combattre le non-sens de la vie, Mistral écrit tout le temps et depuis toujours. « Mon univers fait partie de la

littérature parce que je vis en écrivant. Tous mes gestes font partie de mon travail littéraire. Je suis comme un filtre qui transpose la réalité à travers l'écriture de romans, nouvelles, poèmes, chansons et même mes articles pour le Plaisir des livres dans le DEVOIR. Ce que je n'écris pas ça n'existe pas pour moi. »

Deux autres bocks s'il vous plaît ! Mistral a toujours voulu écrire, un peu comme Sartre, et dès l'âge de 10 ans il rédige un journal de voyage que sa mère tape à la dactylo. À 12 ans, il soumet deux récits de jeunesse aux éditions Quinze. Dès ce moment, il ne cesse de vivre par sa plume et *Vamp* est à cet égard l'aboutissement d'un patient travail. Le lancement du V-2 *Vautours* s'inscrit dans le cycle de la série Vortex violet qui comptera dix volumes au moins. Le projet est immense : décrire la tourmente de l'Amérique réelle et rêvée à travers les aventures du narrateur qui sert de lien à toutes les histoires. Un projet démesuré à l'image de l'auteur.

Deux autres bocks s'il vous plaît !

◆ Sartre

De ses écrits d'enfance rien ne subsiste, sauf la lettre à Courteline. Mais ces écrits de jeunesse, dont la borne se situe au moment où Sartre obtient sa première tâche de professeur au Havre et se met à travailler continuellement au projet romanesque et philosophique qui donnera *La Nausée* en 1938, forment une somme assez impressionnante. Michel Contat et Michel Rybalka, qui ont rassemblés,

annotés et présentés la brique, ont répertorié trois romans, cinq nouvelles ou contes, des poèmes, un essai, un long carnet, deux pièces de théâtre, des écrits parodiques ou canulars, deux scénarios de cinéma, des exposés ou des écrits scolaires, tout cela écrit en sept ans.

Ce qui se dégage de la lecture de ces écrits c'est d'abord l'énergie folle qui fait courir le novice dans le métier d'écrivain. Une énergie de musicien qui fait ses gammes et improvise, se préparant pour la carrière. Même dans les maladroites, ou les formes ampoulées, Sartre le jeune est tellement poussé par une culture large et assimilée que son écriture, sa pensée, ses jugements parfois tranchants, sont portés par une évidence exceptionnelle d'auteur. La langue est en sa possession.

Dans *L'Ange du morbide* (une nouvelle qui fut publiée dans une revue d'étudiants en 1922, où un professeur arrivant en province n'a de cesse de copuler avec une rachitique) et surtout dans *Jésus la chouette*, un roman qui trace un portrait saisissant d'un professeur de province victime de chahuts jusque sur la tombe après son suicide, on sent déjà le romancier de *La Nausée*. Un lecteur qui lirait ces textes sans en voir la signification penserait sans doute à Sartre. C'est que Sartre le jeune y élabore déjà, et avec force, son approche du « réalisme critique » à toute épreuve qui fera sa griffe lorsqu'il deviendra le romancier public de 1938.

Il y a d'une part une certaine « horreur fascinée », comme dit Contat, envers les corps dans leur facticité physique; il y a aussi une force déjà

étonnante dans la critique du comportement bourgeois, en l'occurrence celui de province que Sartre a observé lors de son séjour à La Rochelle. Ce qui fait rétrospectivement sourire, c'est la peinture critique et cynique des élites « socialistes ».

Lisez cet extrait de *Jésus la chouette* : « Sur l'estrade il y avait le groupe socialiste qui se présentait, le maire et quelques gros bonnets, bref la fleur du provincialisme, faite pour entrer et sortir au son de La Marseillaise dans les réunions publiques. On ne pouvait les situer ailleurs que dans une ville de trente mille âmes quoique la grande ville ait aussi ses ridicules. Rien que la façon dont tout ce monde chauve, ventru et rubicond se carrait dans les sièges usés, témoignait d'étroitesse d'horizon et d'idéal. »

Sartre avait 17 ans lorsqu'il écrivait cela en 1922. Il n'y avait pas huit ans que Jaurès avait été assassiné. Aucune préoccupation politique ne traverse les écrits de jeunesse de celui qui, cinquante ans plus tard, vendra *La Cause du peuple* devant Billaudot.

Ce qui allume Sartre dans ces années de la rue d'Ulm c'est Nizan le brillant camarade et Nietzsche le maître espéré. C'est la philosophie qui, à Normal Sup, est aussi vivante que les sauteries dans les boxons. La volonté de puissance, le surhomme, voilà ce qui se dessine dans l'énergie de ses écrits d'adolescent et de normalien. Sartre veut s'inventer une morale, il développe avec Nizan une théorie du « témoin » : l'écrivain n'est plus l'homme du Bien mais il côtoie le Mal, son travail est d'en rendre compte au risque de s'y perdre. Du Claudel à l'envers...

Dans *Une défaite*, un roman inachevé de 1927, Sartre se glisse même dans la peau de Nietzsche (le personnage s'appelle Frédéric) et il réinvente la liaison triangulaire (il y en aura plusieurs dans son oeuvre) que le philosophe allemand avait mené avec Richard Wagner (qui s'appelle Organte) et Cosima. Rien de moins.

Si Sartre écrit si vite et si fort (comme on se bat) c'est parce qu'il fonde son amitié avec Nizan est le moteur de son travail. Paul-Yves Nizan a le même âge que lui (mais il mourra à 35 ans en 1940), et leur amitié de type exclusif stimule beaucoup

le jeune Sartre. Le séjour rochelais de Sartre lui a fait prendre un peu de retard sur le parisien Nizan (il lit Gide alors que Sartre en est encore à Anatole France), et il veut prouver à Nizan dans *Jésus la chouette*, *La Semence* et *le Scaphandre* (l'histoire de la fondation d'une revue littéraire, formidable roman inachevé !), sa hardiesse et sa modernité. Il pédale, en fait, pour impressionner Nizan et Sartre va ainsi accélérer, par réflexe de compétition, une fantastique activité littéraire.

Un autre moteur de son activité d'écrivain : la découverte de sa laideur. On sait jusqu'à quel point cette découverte est capitale chez l'auteur des *Mains sales*. Jeune, il écrit, par personnages interposés, des phrases magnifiques sur le sujet du beau et du laid, sur l'immense envie d'être beau, et la terrible lucidité d'être laid. Un être critique comme lui va aller au fond de ces sentiments.

Finalement, Sartre le jeune n'est pas différent de Sartre le romancier de *La Nausée*, de Sartre le philosophe, de Sartre l'établi, et de Sartre le vieux. Il est déjà quelqu'un à qui rien de l'acte d'écrire n'est étranger, il touche à tout pour tout débusquer. Plusieurs des éléments de ces écrits de jeunesse se retrouveront dans les *Carnets de la drôle de guerre*, dans *La Nausée*, plus tard dans *Les Mots*, et il y a surtout, inscrit au cœur de ces romans, rapidement écrits dans de petits cahiers noirs, un projet d'écrivain.

Dans *Une défaite*, le jeune Frédéric dit à Organte (Wagner) : « Vous comprenez... je voudrais... écrire. Seulement je voudrais pouvoir ramener... tout ce que je dirai à... un point de vue... un seul point de vue. Ce point de vue je voudrais que la philo me le donne. »

Jean-Paul Sartre voulait marier la philosophie et le roman. Il y a réussi, mais aujourd'hui, dix ans après sa mort, c'est de plus en plus l'écrivain qui surnage, devant le philosophe. Mais cette « oeuvre » de jeunesse, que seuls les spécialistes connaissent sur manuscrits, est maintenant accessible à tous.

On peut la visiter : il s'agit étrangement, avant une oeuvre qui sera imposante, d'une ruine de l'avenir. ★ *Écrits de jeunesse*, Jean-Paul Sartre, Gallimard, 1990.

Un jeu d'enfant... pour les parents!

**SOS
MATH**

**Les enfants peuvent réussir,
c'est mathématique!**

**ROBERT LYONS
MICHEL LYONS**

Le premier titre de la collection SOS Math, Le calcul sur les nombres entiers, présente des activités expérimentées visant à développer la compréhension logique de l'arithmétique sur les nombres entiers positifs.

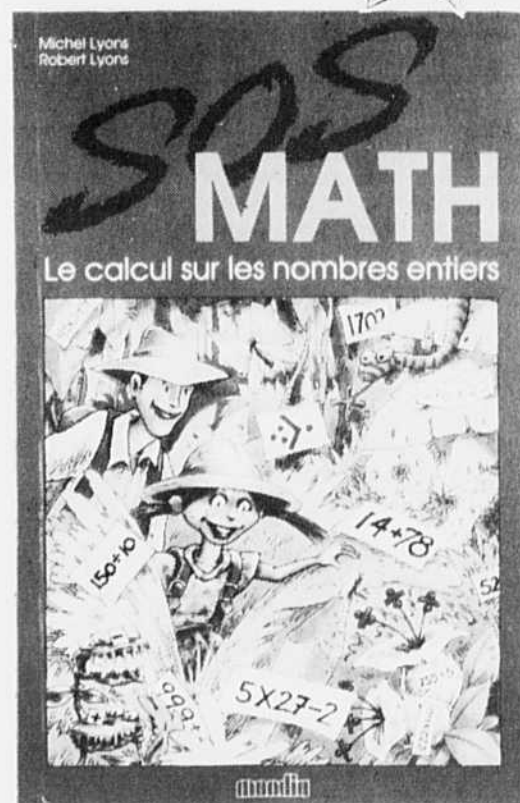
Neuf chapitres d'activités enrichis de conseils pratiques et de fiches reproductibles: la conservation du nombre, l'addition et la soustraction, la relation d'ordre, les arrangements numériques, etc.

128 PAGES, IMPRIMÉES SUR PAPIER RECYCLÉ 14,95 \$

Disponible en librairie. Demandez-le!



1977, boul. Industriel Laval (Québec) H7S 1P6 Tél.: (514) 667-9221 • 1-800 361-9264



Pour les proustophiles

**LE MUSÉE RETROUVÉ
DE MARCEL PROUST**
Yann le Pichon,
Paris, Stock, 1990, 271 pages.
Odile Tremblay

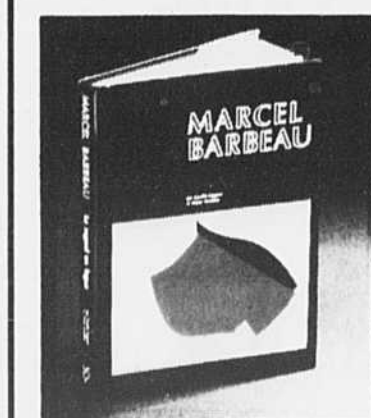
POUR FAIRE les délices des proustophiles, « le » cadeau de Noël : un magnifique volume érige aujourd'hui une exposition imaginaire à la

gloire du maître de la « Recherche ». Signé Yann le Pichon, préfacé par nul autre que François Mitterrand, orné de 97 reproductions couleurs, *Le musée retrouvé de Marcel Proust* divulgue les plus hautes correspondances entre littérature et beaux-arts.

Tous les admirateurs du grand Marcel connaissent sa passion pour la peinture.

La galerie
Estampe Plus
présente

**MARCEL BARBEAU:
LE REGARD EN FUGUE**
par Carole Gagnon
et Ninon Gauthier



« Un des livres les plus intéressants et agréables que j'ai lu sur l'art canadien. »
Virgil Hammock, Art Post, no. 39

**Exposition Marcel Barbeau
et lancement du livre
du 9 au 30 décembre 1990**

49, rue Saint-Pierre, Québec
(418) 694-1303

En vente dans toutes les librairies

Le plaisir des Livres

Lire, ce vice impuni



LE MÉTIER DE LIRE

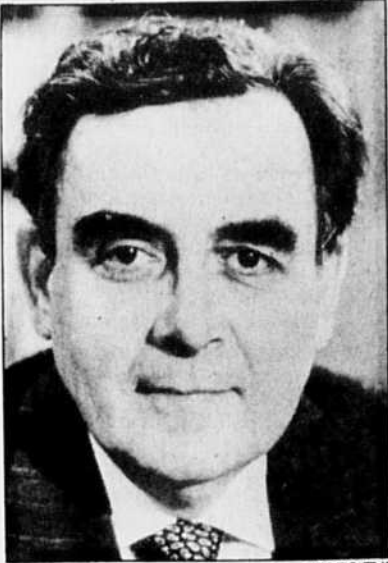
Bernard Pivot
et Pierre Nora,
Paris, 1990,
Gallimard, 193 pages.

EN ÉVOQUANT l'audience d'*Apostrophes* en dehors de l'Hexagone, de la Belgique et de la Suisse, Bernard Pivot déclare à Pierre Nora que « c'est au Québec qu'elle recueillait le plus d'audience et qu'elle était commentée avec le plus de passion, favorable ou non ».

C'est au Québec aussi, sans doute, qu'on lui posait le plus souvent la question, « qui me faisait plaisir et me gênait, avoue Pivot : « Pourquoi n'avons-nous pas chez nous une émission comme *Apostrophes* ? ».

La réponse, cette fois, plus encore que toutes celles que donne le célèbre *Lecteur public* à son interlocuteur, mérite d'être citée *in extenso* puisqu'elle sera lue par des lecteurs du Québec : si nous n'avons pas sur l'une de nos chaînes publiques, Radio-Canada ou Radio-Québec, une véritable émission littéraire, c'est, affirme Pivot, « parce que vous ne le voulez pas ! Parce que les dirigeants de votre télévision ne jugent pas utile d'avoir une émission sur les livres. S'ils le voulaient vraiment, ils dénicherait à coup sûr quelqu'un capable de faire une émission un peu semblable à la mienne ou très différente, en tout cas conforme à votre sensibilité, à la tradition du livre et de la télévision de votre pays ».

Sans doute a-t-il raison, notre Pivot, à propos de la volonté absente, chez les maîtres de notre télévision, à propos de la lecture commentée sur leurs ondes. Mais, trop modeste sans doute, il fait bon marché de ce que devrait être, pour les fins d'une version québécoise d'*Apostrophes*, le



Bernard Pivot

lecteur-animateur. Il préfère raconter ce qu'il fut et comment il lisait pendant les quinze années que dura son émission et dont le succès ne s'est pas démenti, tout au moins auprès de ses millions d'auditeurs.

Lire comme lisait Bernard Pivot, et surtout le faire continuellement et patiemment pendant autant d'années, c'est une ascèse bien plus qu'un métier. Bien sûr il y faut aussi la passion. Et même la grande disponibilité qu'on lui a laissée, à Antenne 2, pendant toutes ces années. Ne parlons pas des habitudes de confort, d'hygiène, qu'avait développées avec le temps cet épicurien qu'est aussi à ses heures Bernard Pivot. (Il nous rappelle opportunément, en répondant aux questions de Nora, les célèbres numéros d'*Apostrophes* consacrés à la célébration — le pléonasme est voulu — du vin et de la grande cuisine.) Mais, retrouver le grand ordonnateur de nos délices hebdomadaires de télé-spectatrice et de lectrice, c'est aussi reconnaître qu'il fut avant tout fraternel. Il n'a jamais voulu se montrer pédagogue, il n'est jamais « monté en chaire »... C'est l'ami des livres et des au-

teurs qui nous invitait sans façons devant la table basse où, quelquefois, il disparaissait derrière une montagne de bouquins. Le labeur qui précédait, pour lui et pour sa merveilleuse assistante, Anne-Marie Bourgnon, n'était jamais visible. Son « Bonsoir à tous » fut et demeure dans notre souvenir la plus cordiale invitation à s'adonner à ce que Valéry Larbaud, en sous-titre à deux livres merveilleux (*Domaine français*, *Domaine anglais*, Gallimard, 1936, 1941) appelait ce vice impuni.

Encore une citation, puisqu'il faut rendre hommage aujourd'hui à l'auteur autant qu'au lecteur : « Quand c'est un métier, lire exige des yeux et de l'esprit une grande disponibilité. Avoir tout son temps pour ne pas précipiter ou bâcler la lecture. Avoir toute sa tête pour se concentrer sur le livre. La politesse due à un auteur, qu'il soit célèbre ou pas, admiré ou pas, requiert qu'on se consacre à lui comme à un visiteur qu'on a sollicité. Recevoir celui-ci entre deux portes et penser à autre chose pendant qu'il parle, c'est l'attitude équivalente à celle du lecteur qui ouvre et feuillette un bouquin entre deux activités sans rapport avec la lecture et qui, les yeux dans les pages, pense à ce qu'il aurait aimé faire.

Le lecteur professionnel prend le temps de lire et les dispositions pour bien lire, quel que soit le sentiment que lui procure sa lecture : plaisir, irritation, enthousiasme, colère, indifférence... Il lit, vraiment — et c'est moi qui souligne ici — et quand il lit il est seul, et il est pleinement, sereinement lui-même avec le livre. »

Bien entendu, on trouvera, quand on fut non seulement auditeur fervent de l'émission mais également lecteur de la revue *Lire* qui la complétait et même l'éclairait par ses interviews et ses commentaires, et surtout par ses extraits de livres-vedettes, soigneusement présentés, on trouvera dans *Le Métier de lire* le célèbre abécédaire, juteux pot-pourri des souvenirs de celui qui rencontra les auteurs les plus intéressants de ce siècle, de même que la liste de cent livres lancés par *Apostrophes* et dont le succès en librairie est dû pour une bonne part à l'illustre émission.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que l'intellectuel Pierre Nora, directeur de *Débat*, n'est ici qu'un faire-valoir. Il pose les bonnes questions et pousse Pivot dans ses derniers retranchements, l'obligeant même à s'accuser plutôt qu'à s'exculper des lacunes, il y en eut, de faiblesses à des rares erreurs des 724 émissions d'*Apostrophes*. Bref, une bonne rencontre de deux lecteurs, l'un dont ce fut le métier, l'autre la nourissante occupation de lettré et de sociologue.

— Albert Saulnier

Une plume dans le venin

MME HÉLÈNE PEDNAULT avait sûrement trempé sa plume dans le venin et mangé de la vache enragée avant de cracher sa diatribe au visage de Roch Côté (« Le petit bleu qui voulait être aussi gros que la tarte »).

Elle vient ainsi confirmer certains excès verbaux que l'auteur du *Manifeste d'un salaud* reproche aux féministes à tous crins.

Bien sûr, lui aussi se livre à cer-

nes exagérations évidentes et déplaisantes, mais méritait-il pour autant une telle rossée qui « viole » le plus élémentaire savoir-vivre. Pourtant, « La modération a bien meilleur goût » comme en fait foi, à la même page, la critique de Pierre Bour-gault.

Décidément, la violence n'est pas l'apanage du sexe auquel on l'attribue.

— Albert Saulnier

BORAÉAL

Paul-Louis MARTIN
La Chasse au Québec

Avec la patience du chercheur scientifique et l'enthousiasme du sportif, l'auteur retrace le long cheminement qui a mené de la chasse utilitaire à la chasse sportive. Un ouvrage de référence par excellence.

«...la richesse du passé qu'on découvre dans ce livre suffit à recommander sa lecture à tous les chasseurs et... anti-chasseurs de la province.»
Louis-Gilles Francœur, *Le Devoir*

Grand format, relié, illustré, planches couleurs 416 pages - 49,95\$

TAXER LES LIVRES, C'EST IMPOSER L'IGNORANCE.

Un livre... « Un cadeau que l'on déballe des jours et des jours »

Prix ord. 99,95\$
69,95\$
L'œuvre complète 2 Vol. sous coffret

Prix ord. 27,90\$
18,95\$ 2 vol.

Prix ord. 14,95\$
10,95\$

Prix ord. 16,50\$ ch.
12,95\$ ch.

Prix ord. 74,95\$
56,25\$

Prix ord. 300,00\$
229,95\$ 3 vol.

Prix ord. 79,95\$
53,95\$

Prix ord. 65,95\$
49,95\$

Prix ord. 19,95\$
14,95\$

Prix ord. 39,95\$
27,95\$

Prix ord. 66,95\$
43,95\$

Prix ord. 38,95\$
23,95\$

Prix ord. 27,95\$
20,95\$

Prix ord. 24,95\$
18,95\$

Prix ord. 84,85\$
64,95\$ 3 tomes

Prix ord. 19,95\$
14,95\$

STATION MÉTRO, BERRI-UQAM, MONTRÉAL, H2L 2C9 (514) 845-5243 - LIBRAIRIE AGRÉÉE

Louky Bersianik

«Les hommes, comme les femmes, sont victimes du patriarcat»

Jean Basile

IL Y A une grande différence entre Louky Bersianik la femme et Louky Bersianik l'écrivain. L'écrivain peut être véhémente, héroïque. C'est une femme discrète, charmante et timide. Elle a la bouche sèche quand elle donne une entrevue et elle mâche de la gomme... qu'elle avale à la première question indiscrete qu'on lui pose. Ses livres marquent à cause d'un style lapidaire qui ne recule jamais devant la formule. « Tout cela est intolérable! » s'écrit-elle, dès la préface de son nouveau livre, *La Main tranchante du symbole*. « Tout cela », c'est le patriarcat, naturellement.

Il s'agit d'un recueil d'essais sur le féminisme ou, plutôt, sur l'état du monde vu par une femme. Louky Bersianik y a réuni une dizaine de textes qui jalonnent son itinéraire d'essayiste.

— Encore le féminisme ?

« J'aimerais bien que le féminisme n'existe plus, dit d'emblée Louky Bersianik, car cela voudrait dire que le monde a changé et que nous sommes sortis de la violence. D'ailleurs, je ferais remarquer que le féminisme n'est pas une doctrine, comme le marxisme par exemple. Nous n'avons ni parti, ni leader. Le féminisme n'est pas un titre de gloire mais une nécessité. Le féminisme est une réflexion sur l'être et sur la vie ».

— Comment définiriez-vous le féminisme dit « radical » auquel votre nom est associé ?

« Le mot radical peut prêter à confusion. Je ne suis pas de celles qui croient qu'il n'y a plus rien à faire parce que l'homme est violent par nature, par génétique. Pour moi, la violence est culturelle. Le mot radical tient de son étymologie 'radix' qui veut dire racine. Le féminisme



Louky Bersianik

PHOTO JOSÉE LAMBERT

radical est celui qui tente de remonter à la racine de ce qu'on appelle le patriarcat ».

— C'est un mot qui agace beaucoup les hommes, comme le montre des polémiques récentes. Qu'en dites-vous ?

« Je comprends très bien que les hommes se sentent visés, quoiqu'il ne le soient pas du tout. En fait, ils ne sont pas responsables du patriarcat comme modèle social, parfois même ils en sont la victime. Ils en ont hérité, comme les femmes. N'empêche que les faits sont là et qu'aujourd'hui est aujourd'hui. Ce sont les hommes qui battent les femmes, non le contraire. Au fond, la seule chose que le féminisme demande des hommes, c'est de prendre conscience du problème. Dès lors, ils font partie des so-

lutions ».

— Expliquez-nous la signification du titre de votre nouveau livre ?

« Pour moi, le symbole est ce qui sépare et rassemble les êtres, comme les doigts séparent et rassemblent la main. Ils viennent de très loin et racontent l'histoire de l'humanité. Quand on regarde l'histoire, ce qui est mon travail, on voit, grâce aux symboles, comment l'homme s'est imposé de force comme centre de la société et propriétaire de la terre ».

— Pourquoi la maternité et la paternité sont-elles des thèmes si importants dans votre travail ?

« Parce que ce sont des thèmes fondamentaux. Je m'explique. L'homme a sans doute été jaloux du

pouvoir qu'a la femme de donner la vie et il a voulu récupérer ce pouvoir. Bien entendu, il ne pouvait le faire que symboliquement, par le 'nom du père', célèbre en psychanalyse. La chose faite, le symbole a remplacé la réalité. Et ça continue. Ces reliquats archaïques, que ce soit dans le domaine religieux, dans celui du droit ou dans celui du langage, continuent d'imposer un modèle de vie qui exclut la femme et perpétue la violence. Hélas, la théorie se met en pratique. Le dernier exemple de cette appropriation du pouvoir de donner la vie par la femme se joue devant nos yeux, en ce moment. Je ne parle même pas de la polémique odieuse sur l'avortement. Je veux simplement rappeler les expériences scientifiques sur la transmission de

vie en laboratoire d'où les femmes sont exclues, littéralement parlant ».

— N'est-ce pas un progrès de la science ?

« On pourrait le dire mais ce n'est pas si sûr car la science appartient aux hommes. En poussant cette question à l'extrême, l'homme n'aura plus besoin de femmes pour la survie de l'espèce. Qu'en fera-t-on ? Que deviendrait l'humanité sans femme ? »

— Y voyez-vous un danger véritable ou est-ce de la science-fiction ?

« On doit se poser la question. Il devient dès lors essentiel et urgent que la femme occupe toute la place qui lui appartient dans une planète biologiquement bisexuée, si même elle n'a plus à assumer le rôle de 'porteuse' qu'on lui a dévolu. Le monde, alors, retrouvera son équilibre et ne sera plus menacé. Au fond, je n'ai jamais changé d'avis depuis *L'Eugélonne* qui était une extraterrestre, et pour cause! On lui avait pris sa place. C'est le temps pour les femmes de réintégrer la terre et qu'on réalise l'équité ».

Louky Bersianik n'est pas sans comprendre que son action militante et ses avancées théoriques n'ont pas été sans ralentir ses activités d'écrivain d'imagination. Elle n'en a aucun regret car, pour elle, « mon engagement féministe est lié étroitement avec ma pratique d'écriture ». Elle part en Grèce (ni Aristote, ni Zeus ne l'impressionnent) où elle terminera un autre essai-fiction, *Mémoire du futur*, qui sera une suite à *Pique-nique sur l'Acropole*.

« Puis, dit-elle, j'espère que je céderai à mon envie d'écrire des vrais romans ».

Les projets ne manquent pas dont certains datent de trente ans car Louky Bersianik écrit beaucoup et « ma maison de Verchères est remplie de papier, ce qui sera un cauchemar quand il faudra déménager ».

Il y aura un roman sur son père « à qui j'ai rêvé si souvent ». Elle a, à son sujet, une de ses formules frappantes dont elle a le secret : « Ma mère me composait dans son ventre pendant que mon père se décomposait ». Il y aura une trilogie vraiment romanesque de l'enfance. On y retrouvera toutefois celles que l'écrivain nomme « les avatars » des personnages de *L'Eugélonne*. Ils porteront effectivement les noms des personnages-chimères de son œuvre de référence : Ahinsa-qui-ourlait-des-poils, Alice-revenue-du-pays-des-merveilles et Sylvanie Penn, respectivement la mère, l'adolescente et la petite fille.

— L'enfance est-elle très importante pour vous ?

« Bien entendu, surtout que je suis née dans une famille de 11 enfants, en face d'une prison qui était Saint-Vincent-de-Paul. Après, j'ai été au couvent. Dans une grosse famille, on doit chercher sa place. Il n'est pas dit qu'on la trouve et, alors, on perd quelque chose d'important ».

— Est-ce que vous regrettez votre jeunesse, maintenant que vous franchissez la barre des soixante ans ?

« La vieillesse a un avantage : elle a la connaissance de l'enfance, alors que le contraire n'est pas vrai ». Elle ne regrette rien de son passé de militante ? Un peu quand même. « C'est dur de porter une étiquette, admet-elle, surtout quand les choses ne sont pas claires. Toute féministe que je sois, comment pourrais-je ne pas aimer les hommes puisque j'ai un fils! »

Voilà encore un autre projet de Louky Bersianik : une lettre à son fils, « qui ne viendra pas de la tête mais de l'émotion ». Et elle évoque, comme le ferait Colette, une saison passée dans un grand silo à grain « qui sentait bon l'humain », près de Washington.

Hélène Rioux

Éléonore, un personnage en liberté

Jean Royer

« DE TOUS les livres que j'ai écrits, me dit tranquillement Hélène Rioux, *Les Miroirs d'Éléonore* est celui qui m'a donné le plus de plaisir. Ce livre était pour moi une façon de parler de la beauté. Éléonore est une réincarnation de la beauté et des facettes de l'amour. Elle est essentiellement une séductrice et une femme en liberté ».

Les Miroirs d'Éléonore, qu'elle vient de faire paraître chez Lamorne, est le huitième livre d'Hélène Rioux, poète, romancière, critique littéraire et membre du collectif de la revue YXZ. On se souvient particulièrement de son roman, *Une histoire gitane* et de son recueil de nouvelles, *L'Homme de Hong Kong*, parus respectivement en 1982 et 1986 chez Québec/Amérique.

Séductrice, Éléonore attire le lecteur dans son mystère de femme secrète au cours de six récits où l'a-

mour se révèle à travers six grands mythes : ceux de Narcisse, Sisyphe, Perséphone, Pénélope, Éros et Thanatos. L'amour qui se regarde ou se cherche, qui s'attend ou se brise dans un enfer, l'amour pour lui-même contre la mort : voilà la trame des *Miroirs d'Éléonore*.

Ces aventures appartiennent à diverses femmes qui peuvent se nommer Jeanne ou Soledad mais qui ressemblent toutes à une même Éléonore provoquant le désir des hommes. Les histoires se passent au bord de la mer dont la musique accompagne le chant du désir à Vancouver, Torblanca ou aux Iles de la Madeleine.

Rarement lit-on un livre d'une écriture aussi sensuelle, qui porte l'élégance des arabesques mystérieuses du désir et compose un livre du corps amoureux comme affirmation de la vie et de la liberté. Pendant que se déploient les chansons de Jim Morrison, dans le miroir d'Éléonore s'imaginent des amours physiques et passionnées sur lesquelles la mort, qui menace de façon extravagante, n'aura pas de prise.

« Dans un de mes premiers livres, *Finitudes*, paru en 1972, me dit Hélène Rioux, la première phrase disait à peu près ceci : comment me nommer sans me contredire, moi qui suis une ambiguïté sans cesse renouvelée ? Près de vingt ans plus tard, Éléonore répond à cette question. Ce personnage fait partie de mon projet d'écriture depuis le début. J'ai toujours voulu écrire les facettes d'un même personnage qui, au départ, me ressemblait ».

« D'autre part, j'adore Cocteau, et ses histoires comme *Orphée* ou *La Belle et la Bête*. Les personnages qui traversent les miroirs me fascinent. Mon projet d'écrire à toujours été d'essayer de regarder un personnage à travers différents miroirs ».

« On est sévère avec les écrivains et l'on voudrait qu'ils se renouvellent. Je suis d'accord. Mais il faut savoir aussi que l'écrivain n'a qu'une chose à dire qu'il creuse le même sillon durant toute sa vie. Bien sûr, on essaie de la dire de mieux en mieux et de façon plus précise à chaque livre, mais dans le fond on n'a qu'une chose à dire ».

« Dans mes premiers livres, je n'avais pas assez vécu pour porter un regard sur des personnages et c'est moi que je regardais. Aujourd'hui, j'ai fini de me regarder et je vois un

personnage, Éléonore. Je me rends compte que tout ce que j'écris se ramène à explorer les différents aspects d'un même personnage. C'est comme dans la vie : personne n'est jamais figé dans un instant ou un état. Tu es quelqu'un de différent pour chaque personne qui te regarde. Tu es différent dans chaque moment de ta vie, tout en étant toujours le même ».

Ainsi en est-il d'Éléonore, précise la romancière. « Je voulais écrire différents portraits d'elle. Éléonore n'existe que dans mon imagination et peut donc s'incarner dans des mythes différents, dans les rapports qu'elle aura avec des hommes différents ».

« D'autre part, c'est un personnage qui refuse essentiellement de se livrer et qui veut rester mystérieux. Moi-même, en écrivant, j'ai eu de la difficulté à la cerner. Je tourne autour d'elle, je l'imagine, mais elle demeure très opaque ».

« J'ai voulu créer en Éléonore un personnage féminin détaché des réalités quotidiennes, libre d'attaches familiales ou autres, qui peut aller où elle veut. En ce sens, elle ressemble à un Survenant féminin ».

« En effet, précise la romancière, *Le Survenant* de Germaine Guèvremont, *Le Diable en personne* de Robert Lalonde ou le voyageur incarné par Jack Kerouac, c'est un mythe très masculin. Mais tu ne vois jamais une femme *on the road*. Dans les romans, la femme est toujours associée à la terre, à la famille ou à la passion qui détruit ».

« Pour ma part, j'ai voulu décrire une femme complètement libre. Les hommes la désirent mais l'amour ne restera toujours pour elle qu'une aventure. J'ai voulu écrire un livre sur la liberté d'être femme totalement. J'ai voulu qu'Éléonore vive dans l'absolue liberté du choix de ses amants. Bien sûr, cette liberté n'est pas facile à vivre. Éléonore n'incarne pas la recherche du bonheur, mais celle de la liberté. Éléonore est essentiellement une séductrice et un personnage de femme en liberté. Elle vit le désir dans ce qu'il a de plus éphémère. Tout le plaisir est dans le désir, comme le dit un de ses doubles. C'est le désir lui-même qui a une charge de volupté, pour Éléonore. J'ai voulu écrire un livre sur le désir, sur la liberté, sur la mer et la beauté ».



Hélène Rioux

Hélène Rioux



Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences
Département d'histoire de l'art

Pour un tour d'horizon en histoire de l'art 2 cours télévisés

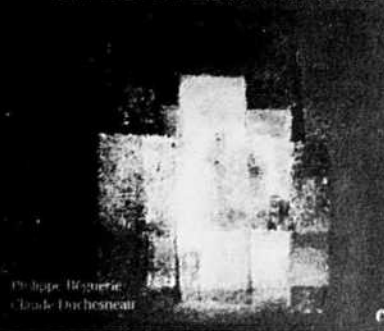
LES GRANDS COURANTS DE L'ART

1. L'héritage occidental, de l'Antiquité à 1865 (3 crédits)
Professeur: Jean-François Lhote
2. Introduction à la peinture moderne, de 1865 à nos jours (3 crédits)
Professeur: François-Marc Gagnon

Renseignements:
Secrétariat des cours télévisés
Tél.: 343-2162

(0265)

Pour vivre LES SACREMENTS



POUR VIVRE LES SACREMENTS

Dans un langage clair et une présentation à la fois simple et dynamique, les auteurs font le point

sur les sacrements : leur histoire, leur signification et leur enracinement profond dans la vie de tous les jours.

Rarement un livre sur les sacrements a-t-il fait le point avec une telle justesse et une telle simplicité.

224 pages
21,45 \$

Disponible chez votre libraire

NOVALIS

PAUL ZUMTHOR Écriture et nomadisme



168 p. — 17,95 \$

ÉCRITURE ET NOMADISME PAUL ZUMTHOR

- *Écriture et nomadisme* réunit l'ensemble des entretiens que l'auteur a accordés à divers médias depuis 1984, qui à travers ses confidences, révèlent les grandes étapes dans la vie d'un professeur émérite et d'un écrivain de talent.

ENTRETIENS ET ESSAIS



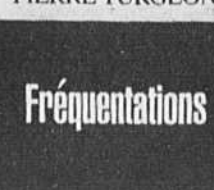
l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

FRÉQUENTATIONS PIERRE TURGEON

- *Fréquentations* tient à la fois du recueil de chroniques, du carnet de réflexions détachées et de l'itinéraire d'un romancier qui se révèle, par l'originalité de son approche, un écrivain furieux d'intelligence.

ESSAIS

PIERRE TURGEON



174 p. — 17,95 \$

ESSAIS LITTÉRAIRES

Lumière sur la muse de Wagner

MATHILDE WESENDONCK
ou le rêve d'Isolde
Judith Cabaud
Actes Sud, 1990.

Antoine Raspa

CETTE nouvelle biographie de Mathilde Wesendonck nous prend par surprise. Elle a l'effet inattendu d'élargir le niveau des connaissances sur Richard Wagner, alors que la venue d'autres nouvelles concernant le célèbre compositeur allemand était vraisemblablement impossible.

Dans ce livre de l'écrivain américano-français Judith Cabaud, nous nous promenons sur les sentiers de la riche et très douée famille allemande Wesendonck. Nous sommes en dehors des chemins battus wagnériens d'où Wagner ne peut néanmoins s'échapper. Mathilde, cette amie du compositeur pendant près de vingt ans, se révèle comme une nouvelle artiste dans l'univers wagnérien, une femme de lettres, auteur de recueils de poésie et de contes d'enfants. Outre la rédaction d'une importante correspondance et de plusieurs journaux, elle fut une inspiratrice de taille qui, avec son mari, rendit possible une grande partie du développement de l'art de Wagner, de même que l'évolution personnelle de ce dernier.

Voici donc une biographie qui redessine bien des choses. Elle corrige le portrait stéréotypé et périphérique de Mathilde qui émerge régulièrement dans les biographies de Wagner. Finie l'image de la belle bourgeoise allemande bien vêtue et maniérée, intelligente mais quelque peu dilettante, constamment à la recherche de passe-temps culturels pour se divertir avec l'énorme richesse de son mari. Révélée aussi l'image de la grande mécène de salon qui ne fut qu'une parmi les jolies épouses d'autres hommes et avec qui Wagner s'est amusé l'une après l'autre au cours de sa carrière.

Car le portrait de Mme Wesendonck, née Agnès Luckemeyer à Elberfeld en 1828, qui ressort de ce livre, est celui d'une femme qui s'est découverte elle-même à travers sa longue relation, peut-être toujours platonique avec Wagner (parfois c'était évidemment très dur !). À travers cette découverte de sa personnalité et de son talent, Mathilde Wesendonck est devenue une artiste. Sa poésie sentimentale, parfois noire, toujours nostalgique et libre de

forme, bien que mince en volume, s'apparente avec honneur à la poésie romantique allemande qui a alimenté jusqu'à la fin du 19^e siècle beaucoup de musique de lied. Et, par sa correspondance et ses nombreux journaux, Mathilde s'est taillée une place historique certaine dans la musique allemande.

Que Wagner ait composé les cinq « chants Wesendonck » ne fut pas un accident de l'histoire. Dans sa relation avec lui, Mathilde créa la poésie lyrique qui allait devenir les chansons de Wagner bien plus tard seulement. Pour Mathilde, il écrivit en musique son poème « Rêves » qui allait devenir le deuxième des *Wesendonck Lieder* et ce, très peu de temps après sa rédaction. Pour son 89^e anniversaire en 1857, il lui joua sa nouvelle musique en cadeau, tout comme plus tard, il composa le *Siegfried Idyll* en vue de l'offrir comme présent d'anniversaire à sa deuxième épouse, Cosima Liszt (cette dernière toutefois n'y rédigea aucun vers). Pour les *Wesendonck Lieder*, l'inspiration originale vint de la poétesse et non pas du musicien. Nous savons tous cela depuis longtemps, mais cette biographie nous fait comprendre pourquoi.

Dans sa réévaluation de Mathilde, Cabaud approfondit ses recherches et est bien documentée quant aux affirmations qu'elle soutient. Ayant en main textes de poèmes, lettres, manuscrits et journaux, tous inédits, ainsi que des textes déjà publiés (appartenant pour la plupart à la famille Wesendonck ainsi qu'à leurs amis — les Wille et les Bissing du cercle wagnérien de Zurich particulièrement entre 1850 et 1865) Cabaud nous fait le portrait de Mathilde comme étant une femme complexe mais facile toutefois à comprendre.

Cabaud nous montre que le désir de l'artiste chez Mathilde est né de l'affirmation de soi dans l'esthétique universel. Ce qui est remarquable dans ce portrait c'est qu'il décrit ce désir comme étant primordial mais dénué de l'égoïsme traditionnel de l'artiste. Mathilde devient écrivain mais demeure une femme bourgeoise et heureuse, comme si les bourgeois n'étaient jamais égoïstes. Elle fait preuve simultanément de finesse et justesse avec Wagner, très égocentrique, son mari, plutôt philanthropique, et ses quatre enfants. L'artiste, habillée en bourgeoise et féminine jusqu'aux bouts des doigts, a certainement influencé la plupart des biographies de Wagner à mal la

juger.

Le coup de maître de Mathilde, tel que le récit de Cabaud nous le raconte, est facile à suivre. Cependant, il est parfois difficile à accepter. Lors de son mariage en 1848 avec le veuf Otto, de 13 ans son aîné, elle changea son propre prénom pour Mathilde afin de le consoler de la perte de sa première épouse qui portait ce nom. Le lecteur n'accepte pas tout à fait d'emblée cette idée.

Dans l'espace d'une décennie, Mathilde a fortement influencé six des plus importants opéras de Wagner : *La Walkyrie*, *L'Or du Rhin*, *Tristan*, *Les Maîtres Chanteurs*, *Parsifal* et *Siegfried*, dans un canon contenant treize oeuvres, dont trois de jeunesse ne sont pratiquement jamais jouées.

Un défaut de cette biographie est qu'elle laisse ses lecteurs assoiffés d'entendre davantage parler Mathilde d'elle-même. Nous souhaiterions que soient moins présentes les voix de Wagner, des Wille et des Bissing, ainsi que de Otto, ce sublime diplomate multi-millionnaire et commerçant de textile, qui dut investir environ l'équivalent d'un million de

dollars pour payer d'une part, les dettes perpétuelles de Wagner et d'autre part, pour réaliser ses rêves d'artiste mégalomane.

Mais l'absence de la voix de Mathilde dans sa propre biographie ne représente en réalité qu'une correction de l'histoire de la musique — Cabaud avait un énorme vide à combler. Quant à Cosima Liszt, après la mort de Wagner, elle détruisit malicieusement toutes les lettres de Mathilde qu'elle avait en sa possession, dans le but de créer son propre mythe d'inspiratrice — ce qu'elle ne fut jamais. Selon les aveux de Cosima, seules 14 lettres mêlées à d'autres correspondances ont échappé aux flammes et ont été publiées.

La grande décennie zurichoise fait partie intégrante de la plupart des lettres ayant été détruites. En 1850, à cause de ses idées républicaines, Wagner fut l'Allemagne, poursuivi par la police politique, et il se réfugia en Suisse avec sa femme Minna. Vu les bouleversements politiques en Allemagne, Otto quitta aussi le pays pour protéger ses investissements et s'y installa avec sa jeune famille. Ra-

pidement, Wagner et les Wesendonck se rencontrèrent à plusieurs soirées mondaines de la ville. À cette époque à Zurich, les gens de la haute société s'écrivent abondamment et davantage lorsqu'ils sont en voyage.

De cette période, Cabaud met à jour le manuscrit du chant d'amour de Siegmund et Sieglinde au premier acte de *La Walkyrie*. Caché derrière ses notes de musique dans la marge du manuscrit, Cabaud capte et déchiffre le message d'amour de Wagner à Mathilde. Wagner créa des esquisses de musique et de poèmes pour *L'Or du Rhin*, *Tristan*, *Siegfried*, et même *Parsifal* et *Les Maîtres Chanteurs*, et se sont toutes retrouvées entre les mains de Mathilde.

Comme Jules II avec Michel-Ange, la patience, la compréhension et l'argent de Otto étaient infinis, jusqu'au jour où, par l'entremise indirecte de Minna, il prit connaissance du contenu d'une lettre de Wagner à Mathilde. Celle-ci fut fatale. Dans cette biographie, qui mise peu sur la modernité de la musique de Wagner, l'amour de Mathilde et Richard, comme de *Tristan und Isolde*, ne

pouvait être de ce monde. La rupture s'ensuivit peu de temps après et les Wagner durent quitter la maison que Otto leur avait offert au cœur même de son domaine.

Cabaud écrit avec imagination et humour. Que dire de sa comparaison sur la seule rencontre des trois femmes, Minna, Mathilde et Cosima, d'avec la réunion des trois Nornes qui tissent le destin de l'humanité dans le Prologue du *Crépuscule des Dieux* ?

Après la mort de son mari en 1896, Mathilde délaissa la société mondaine. Toutefois, bien qu'elle écrivit peu, elle le fit régulièrement. Elle fut une bonne épouse, une mère dévouée et elle devint une grand-mère heureuse. De retour d'un voyage au Festival de Bayreuth en août 1902, elle mourut, en solitaire, à la villa familiale d'été à Traunstein en Autriche. Wagner, quant à lui, remplaça vite Otto par Ludwig II de Bavière. Ce dernier lui construisit à Bayreuth le théâtre que Wesendonck lui avait refusé à Zurich — n'ayant pas le goût à l'autodestruction.

L'exotisme à contre-pied

UN AVENTURIER AU BRÉSIL
Peter Fleming
Traduit de l'anglais
par Isabelle Chapman
Paris, Phébus, 1990.

André Girard

LES PETITES ANNONCES d'un journal : promesses et prémisses, sous l'aile du mystère avec quelques frissons. Peter Fleming commence toujours sa lecture du *Times* par les petites annonces. Il y trouve un monde palpitant, où toute référence est « très sérieuse », que la situation soit secrète (« Même endroit, même heure ») ou urgente (« cause départ »). Ou simplement improbable : « Expédition exploratrice et sportive. Départ Juin, expl. rivières intérieures du Brésil et si possible retrouver Colonel Fawcett... » Tout commence avec cette annonce du *Times*.

Ancien d'Eton et d'Oxford, il est engagé à titre d'envoyé spécial du *Times*. Un exotisme nébuleux s'im-

misce dans l'agitation de sa vie londonienne. Début des années 30, devant une carte du Brésil toute désinvolte est perdue. La frénésie et les projets se bousculent : pour la rapidité des communications, prévoir des pigeons voyageurs. Pour garder des images du pays méconnu, emmener deux caméramen. Pour la transmission des messages, un code secret est élaboré avec le *Times*, basé sur la tragédie d'Othello.

Il y a aussi la figure emblématique du Colonel Fawcett. Sa mystérieuse disparition remonte à quelques dix années. Le public s'est emparé de l'histoire : « Était-il vivant ? Captif d'une tribu indienne ? Était-il devenu un Dieu ? Avait-il choisi de vivre dans la jungle et renoncé volontairement à la civilisation ? Ou cette autre : « Jack Fawcett est-il Boudha ? »

Ils sont six à partir. Une moitié s'est équipée pour mourir au combat, l'autre pour une grande randonnée pédestre. En cours de traversée, ils font du vélo d'exercice sur le pont.

Arrivés à Rio, ils ont tous un seul mot à la bouche : C'est féérique ! Là les attend le responsable de l'expédition : le major Pingle. Vieux routier, un peu bourru, il est lui aussi déterminé à retrouver le Colonel Fawcett. Évasif quant à ses plans, sa passion de la réminiscence trouble son discours à la manière d'un bégaiement. Qu'importe, ils sont prêts à tout. La vie commence à ressembler aux pages d'un ouvrage classé sous la rubrique « Voyages et Aventures ». Les insectes deviennent des « créatures meurtrières », l'eau un « pré-cieux liquide » et mastiquer une quelconque concoction reste toujours « faire honneur à un repas frugal ». Un plan d'eau discret et les voilà bercés par l'espoir un rien pathétique qu'entretennent les guides touristiques : peut-être vont-ils surprendre les bêtes en train de s'abreuver, au crépuscule...

« Quand un pays comprend des régions entières aussi reculées et inconnues que le Mato Grosso, chacun s'accorde à les dépeindre sous les couleurs les plus noires possibles. Je

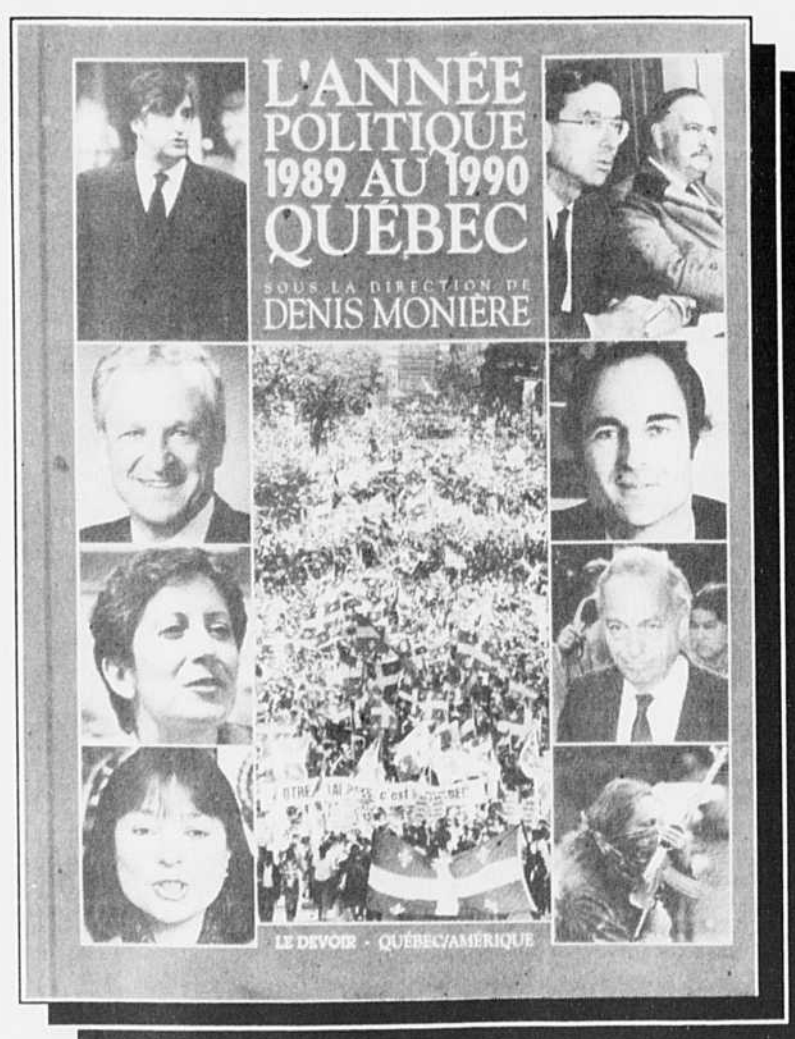
vois deux excellentes raisons à cela : les rares individus qui y sont allés souhaitent, et c'est bien naturel, passer pour des héros. Ensuite, la grande majorité de ceux qui n'y ont jamais mis les pieds sont trop contents de trouver une si bonne excuse pour ne pas s'y rendre ».

Avec beaucoup d'ironie et un peu de vinaigre, Peter Fleming prend à contrepied l'exotisme flamboyant des professionnels de l'aventure. Ce qu'il aime par dessus tout : montrer le côté carton-plâtre de la jungle et débusquer les clichés de l'exploration. Publié pour la première fois en 1933, *Un aventurier au Brésil* est une parodie de l'aventure. Insistant sur les déboires de l'expédition et confessant un simulacre d'exploit, Peter Fleming a ainsi donné à la littérature voyageuse (*travel writing*) une conscience critique. Son humour agit comme décapant, pour nous ramener à l'enchantement du regard. Et le retour est tout aussi plaisant : « Je dis au revoir à la jungle ; et j'achetai un journal du soir ».

L'ANNÉE POLITIQUE 1989 AU QUÉBEC 1990

UN OUVRAGE
INDISPENSABLE
POUR CEUX
ET CELLES QUI
S'INTÉRESSENT
À LA POLITIQUE
QUÉBÉCOISE.

220 PAGES / 59,95\$



OFFRE SPÉCIALE

ACHETEZ

LES 3 VOLUMES

DE LA COLLECTION

POUR 99,95\$.

VOUS OBTENEZ AINSI

UNE RÉDUCTION DE 66%

SUR LES ANNÉES

87-88 & 88-89.

GRATUIT!

RECEVEZ

UN MAGNIFIQUE AGENDA

QUÉBEC/AMÉRIQUE!

BON DE COMMANDE

	QUANTITÉ	PRIX	TOTAL
ANNÉE POLITIQUE 89-90		59,95\$	
ANNÉE POLITIQUE 89-90, 88-89 & 87-88		99,95\$	
Port et manutention		2,00\$	
Agenda gratuit avec tout achat			
		TOTAL	

CHEQUE OU MANDAT À L'ORDRE DE ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE
1380 D, DE COULOMB, BOUCHERVILLE (QUÉBEC) J4B 7J4

Ou veuillez porter à mon compte: Visa ☐ ou MC ☐

Compte no _____

Date d'expiration _____ Signature _____

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code _____ Téléphone _____

Commandes téléphoniques acceptées: (514) 655-5163

LE DEVOIR

QUÉBEC/AMÉRIQUE

Du tango à la philosophie

LA SYNCOPE, PHILOSOPHIE DU RAVISSEMENT
Catherine Clément
Grasset, 1990.

LES JAÏNS DE L'INDE
Paul de Breuille
Flammarion, 1990

Heinz Weinmann

LE LIVRE de Catherine Clément sur la syncope est lui-même issu d'une syncope, d'une rupture avec son paysage mental familial, français, européen, occidental. Il est né

d'un « voyage » en Inde qui l'a complètement désorientée, dépaycée.

Grâce à cette syncope, l'œuvre changeante, protéenne de Clément, allant de la psychanalyse (*Les Fils de Freud sont fatigués*, *Vie et légendes de Jacques Lacan*) à l'ethnologie en passant par l'opéra, flirtant deux fois avec le roman, comme par enchantement, a trouvé non son unité mais son centre de gravité rayonnant. Cette syncope nous aura valu ce maître-livre, original par sa manière d'aborder son sujet, enjambant genres, disciplines, continents, personnel par sa voix. On l'avait compris, *La syncope* n'est pas un de ces livres de « réflexion » secs, stériles,

rébarbatifs né d'un encephale hypertrophié, il est le résultat d'une expérience pleinement humaine, engageant l'être corps et âme.

C'est à partir de ce raptus syncopé, évanouissement momentané d'une conscience que la philosophe explore la place du sujet, cogito dans notre Occident et, par ricochet, en Orient. C'est bien sûr son séjour en Inde qui le lui a rappelé : l'envers du cogito, « je ne pense pas, donc je ne suis pas », a aussi une histoire, certes inavouée, refoulée. Histoire elle-même syncopée qui connaît des hoquets, des défaillances, des évanouissements.

Syncope vient du grec signifiant

« rompre », « couper ». Là où elle surgit, la syncope interrompt le rythme « normal », le train-train de la vie. La syncope médicale, rupture momentanée des mouvements physiologiques habituels : respiration, battements cardiaques. La syncope musicale, elle, rompt le rythme régulier en prolongeant « sur le temps fort d'un ton commencé sur le temps faible ; ainsi note syncopée est à contretemps », remarque Jean-Jacques Rousseau, orfèvre dans la matière.

La danse, la valse, jadis, le rock et la lambada aujourd'hui font épouser aux corps leurs rythmes syncopés. Mais aucune de ces danses ne saurait rivaliser avec le tango, incarna-

tion, mise en scène de la syncope. Le « cavalier » et sa « cavalière » font trois pas réguliers, puis rien. Suspens. Il la renverse jusqu'à toucher terre comme s'il avait poignardé, embrassée, possédée...

Simulation de l'amour et de la mort, entre-deux de l'amour et de la mort, voilà l'espace intersticiel de la syncope. Le tango peut donc mener à la philosophie ? Oui, à la philosophie du ravissement de Catherine Clément. Mais avant de sortir son artillerie lourde d'idées de concepts, l'auteur initie son lecteur à la syncope en analysant finement tous ces court-circuits physiologiques quasi quotidiens que sont le hoquet, l'éternuement, le fou rire, l'évanouissement, où, en un clin d'oeil, le sujet s'efface, s'absente... et puis revient en se demandant « où suis-je ? ».

Évanouissement associé à une jouissance profonde. L'épileptique certes craint mais jouit aussi de ses crises. De son terrassement il se relève comme d'une résurrection. Voyez en quels termes dithyrambiques Dostoevski parlait de son mal. « L'épilepsie, la maladie divine », du foudrolement, du tremblement de l'homme devant le sacré. Car, de façon générale, l'homme tombe, chute puisqu'il ne saurait soutenir plus longtemps « l'insoutenable légèreté de l'être ».

Le « coup de foudre », à l'origine, est une épiphanie du divin qui « visite » l'humain en le foudroyant, en l'aterrant. Justement, Catherine Clément raconte bien l'histoire de la « démocratisation » du coup de foudre de Sémélé, foudroyé par Zeus en passant par Tristan et Yseult, le romantisme allemand, jusqu'à *Trop belle pour toi* de Bertrand Blier. Nous disons toujours « tomber en amour », même si la « petite baise » a perdu son aura sidérante...

Catherine Clément épée, guette ainsi les cris et chuchotements qui s'échappent des alcôves, des boudoirs littéraires et philosophiques. Ceux de la Kleistienne *Marquise d'O* qui s'évanouit en voyant apparaître sur elle un Ange... Elle est « aux anges ». Quand elle se réveille, elle est enceinte. Syncope de l'orgasme. L'orgasme, « petite mort », d'autant plus jouissive que s'évanouit, que meurt le moi. Ici comme toujours, la syncope anticipe sur la mort, elle choisit, en le stimulant, le moment de la mort.

Bien sûr, la « philosophie du ravissement » rôde en permanence autour des boudoirs de Georges Bataille

puisqu'il n'a cessé d'explorer comme personne avant lui le *no man's land* entre Eros et Thanatos.

Après ces préliminaires, Catherine Clément nous parle avec attention de ces « amants de Sophie », appelés « philosophes » qui ont succombé à la tentation de la syncope. Oui, tentation, puisque le rôle central du philosophe occidental sera de boucler avec du logos, ces trous qui, tout d'un coup, béent dans l'être... Socrate a succombé deux fois à son « démon », effondrement de son logos. Son « démon », la tentation de la poésie, de la musique syncopée, si puissamment refoulée par lui, comme elle le sera dans la tradition philosophique jusqu'à Nietzsche.

Pascal et Descartes ont eu leur « illumination », tous les deux foudroyés par « leur » Dieu. Celui de Pascal demandera le sacrifice de ses « pensées » ; celui de Descartes le contrôle absolu de la pensée. Le cogito cartésien, une anti-syncope, présence pleine du sujet sur fond d'absence du monde. Qui l'eût cru, jusqu'à Hegel tombé par un croc-en-jambe de la syncope, lors de sa crise d'hypocondrie... en 1797 !

Enfin, par un grand saut, Catherine Clément se rend en Inde, là où la syncope n'est pas une petite entaille, un petit arrêt dans une continuité appelée *persona*, mais où tout un subcontinent en transe oeuvre à l'effacement, à l'éradication totale du sujet, du cogito, aspire au nirvana. Mythologies védiques, tantrisme, bouddhisme, jaïnisme, trop d'expériences nouvelles se bousculent dans la tête de la néophyte hindouissante. Son approche moins discursive, plus narrative fait que ses analyses sur l'Orient n'atteignent pas les profondeurs ravissantes de celles sur l'Occident.

Comme antidote on peut recommander le livre de Paul de Breuille, *Les Jaïns de l'Inde*, exposé systématique d'une des grandes religions de l'Inde non par le nombre de ses croyants mais par la force de diffusion de ses idées. Fondé par Mahāvira, contemporain du Bouddha, le jaïnisme introduit le principe de la non-violence dont le mahatma Gandhi s'est inspiré. On dit que ses adeptes balayaient même le sol pour ne pas écraser les insectes. Pas besoin d'écoler pour prêcher le « respect de la nature ». Les Jaïns et tous les habitants de ce subcontinent savent ce que Michel Serres vient de nous rappeler : le contraire de la « religion » ce n'est pas l'athéisme mais la « négligence ».

Patrick Chamoiseau

On ne quitte pas l'enfance, on la refoule...

Lise Gauvin

« ON NE QUITTE pas l'enfance, on la serre au fond de soi. On ne s'en détache pas, on la refoule », constate Patrick Chamoiseau dans un récit intitulé *Autan d'Enfance*, quatrième livre d'une nouvelle collection, « Haute enfance », réservée à des autobiographies d'écrivains.

Le projet, bien que fascinant, n'est pas sans pièges. Comment en effet éviter le retour nostalgique, l'auto-justification, ou encore, lorsqu'il s'agit d'un livre publié dans un autre pays que le pays d'origine, comme c'est le cas ici, la tentation du pittoresque ? Comment retrouver une certaine qualité du regard d'enfant, regard dont on sait qu'il passe aisément de l'émerveillement à l'intolérance, de la tendresse à la cruauté.

Patrick Chamoiseau, l'un des meilleurs écrivains martiniquais d'aujourd'hui, s'en tire avec brio. Ce romancier qui s'est fait connaître déjà par deux romans, *Chronique des sept misères* et *Solibo Magnifique* puis, plus récemment, par un manifeste fort remarqué, *Éloge de la créolité*, co-signé avec Bernabé et Confiant, a choisi d'unifier ses souvenirs dans une interrogation sur le thème même de la mémoire. « Mémoire ho cette quête est pour toi », écrit l'au-

teur qui se dit « en humeur d'exilé » et prêt à se livrer à « la mensongère estime d'un temps heureux ».

Le récit commence par une question : « Est-ce, mémoire, moi qui me souviens ou toi qui te souviens de moi ? » et se termine par un aveu : « Il n'y a pas de mémoire mais une ossature de l'esprit, sédimentée comme un corail, sans boussole ni compas ».

Autan d'Enfance n'a toutefois rien de figé. Le livre est à la fois parcours et portrait, scène et introspection, anecdote et savoir. De l'enfance, l'auteur retient surtout un monde d'odeurs et de sensations, un monde de connivences avec les bêtes mais aussi de massacres, de lueurs sans nom : araignées, fourmis et ravets sont ainsi l'objet de ses attentions particulières. Passant ensuite de l'âge du feu à celui de l'outil, il s'attaque à des opérations subtiles destinées à occuper sa solitude et à se donner l'illusion d'une emprise sur la vie. Mais l'essentiel de son activité est d'observer ce qui se passe autour de lui, tapi dans l'escalier ou dans quelque coin de la maison, une grande caye en bois de Fort-de-France qui prend l'eau et appartient à des Syriens vendeurs de toiles.

Ce qu'il voit ainsi ressemble à un pays de rites et de misères, de grandeur, de ruse et de travail acharné. Un pays qui, tel l'oralité créole, est

« un univers de résistances débrouillardes, de méchancetés salvatrices, riche de plusieurs génies ».

Car l'auteur ne se prive pas, au passage, de rendre hommage à la culture et à la langue créole. Cette dernière paraît à quelques endroits stratégiques du récit, accompagnée de traductions françaises dans le texte, mais plus encore elle informe l'ensemble, donnant lieu à un traitement particulier du français et lui conférant une force nouvelle. Lisons par exemple cette phrase : « Cela sarclait autour des sentiments : des gens qu'on apprécie, des mounes qu'on déteste... ».

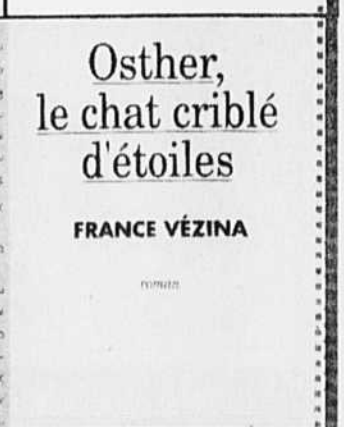
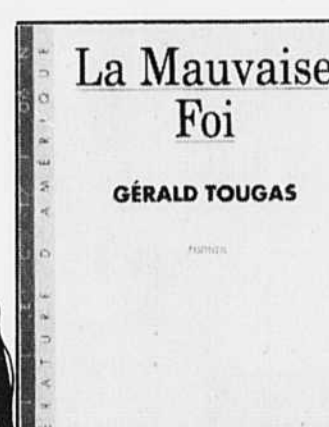
Aucun lexique n'est donné pour définir le mot « mounes », aucun guillemet ne l'encadre. Au lecteur de comprendre. À d'autres moments, on explique que « la langue créole avait de la ressource dans l'affaire d'injurier. Elle nous fascinait, comme tous les enfants du pays, par son aptitude à contester (en deux trois mots, une onomatopée, un bruit de succion, douze rafalets sur la manman et les organes génitaux) l'ordre français régnant dans la parole ». Mais l'ordre français est aussi celui de l'école. Là-dessus le livre est d'une discrétion totale. Dommage.

Jamais cependant le plaidoyer n'est lourdement appuyé. Dans ces étranges tropiques où l'on fête Noël avec des images de neige et de sa-

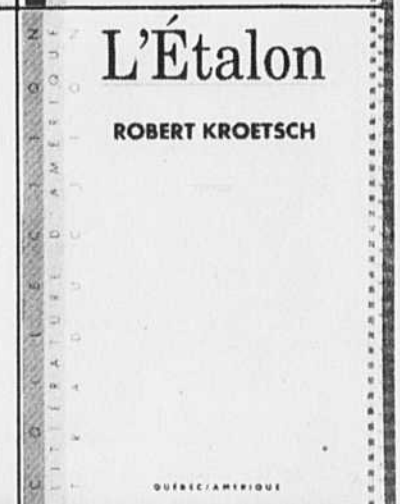
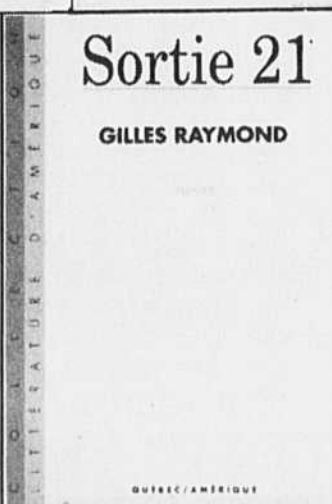
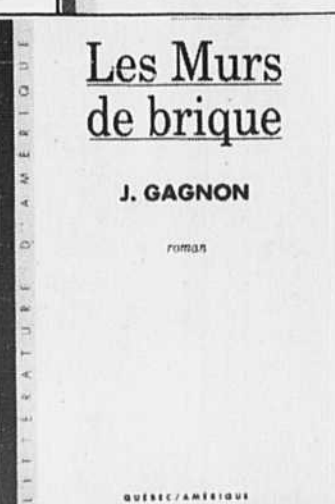
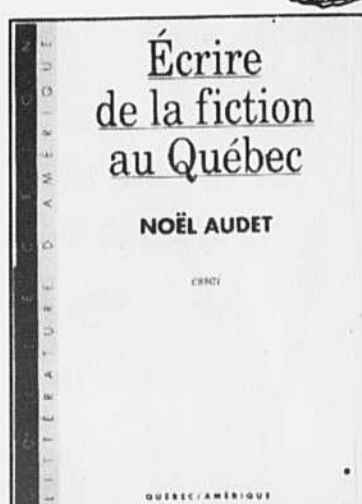
pins, où le cinéma propose en modèles des Robin des Bois et des Tarzan, mais où la véritable fête consiste en l'arrivée quotidienne de l'eau, les héros sont un peintre jovial et amateur de langues, Marcel le tueur de cochons ou encore les nègres-chasseurs confiant à leur klaxon « l'occulte pouvoir d'anéantir l'embouteillage ». Mais surtout, le récit est un saisissant portrait de Man Ninotte, la mère, servante souveraine occupée bien avant l'aube au bien-être des siens, guerrière attentive et maîtresse en art des saisons, de ces saisons subtiles qui « horlogeaient » l'existence et grâce auxquelles elle jugeait de « l'ordre du monde et des bonheurs possibles ».

L'auteur, le dernier de la famille, apprend de cette femme la vie et ses secrets. L'auteur ? Le négroïl plutôt. C'est ainsi qu'il se nomme dans le récit, créant l'enfant-personnage et accentuant ainsi le pouvoir de son regard, un regard distancé sans être détaché. Cette figure d'enfant s'inscrit désormais dans nos mémoires, à côté du héros de *Rue Case-Nègres*, dans le silence d'une aube de Fort-de-France : « Beauté d'aube : odeur de la javel, du crétyl, trottoirs mouillés, gens rares, lumière, silence défaillant dessous la vie qui lève. Il n'y a pas encore de ville, simplement un quartier, notre quartier ».

**PETIT PAPA NOËL,
QUAND TU DESCENDRAS DU CIEL,
AVEC DES JOUETS PAR MILLIERS,
N'OUBLIE PAS MON PETIT
BOUQUIN!**



FINALISTES DU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL



Le plaisir des livres

Éloge de la pagode . . .

TRÉSORS DE LA CHINE
Sélection du Reader's Digest, 1990.
Adaptation française
de *Treasures of China* (1988),
traduit par Edith Ochs et Bernard
Nantet.

Angèle Dagenais

LES « TRÉSORS » dont parle *Trésors de la Chine* sont essentiellement les oeuvres architecturales et beautés naturelles de la Chine. Comme cet immense pays de 5000 ans d'histoire en recèle à la tonne, l'éditeur n'avait que l'embarras du choix. Il s'agit donc d'un recueil de photos de monuments, fort beaux, faut-il le préciser, ou de sites naturels, accompagnées de légendes explicatives d'une vingtaine de lignes chacune en moyenne.

On ne trouvera pas dans les 333 pages couleur de l'album de ces clichés inoubliables d'enfants ou de vieillards, de ces « scènes de vie » au réalisme troublant ou de ces photos tellement construites ou poétiques qu'elles rangent d'emblée la photo au rang des beaux-arts.



lisme troublant ou de ces photos tellement construites ou poétiques qu'elles rangent d'emblée la photo au rang des beaux-arts.

Rien de tel. Comme si le peuple chinois, pourtant si nombreux (presque 1,2 milliard au dernier recensement) n'existait pas à travers les constructions magnifiques qu'on nous présente page après page. L'impression d'accumulation et de lassitude en refermant le volume provient certainement de l'absence complet de l'élément « humain ».

Si les photos n'étaient d'une qualité à laquelle l'impression rend parfaitement justice, on serait presque tenté de les comparer aux innombrables photos de touristes qui « excluent » systématiquement la population locale de leurs cadrages pour mettre plutôt en évidence le photographe amateur devant chaque pagode, quand c'est le compagnon de voyage qui tient l'appareil !

Un court texte de présentation doublé d'une carte géographique sert d'amorce à chaque grande section (et sous-section) du volume :

Chine du Nord (Grande Muraille); Chine de l'Ouest (Route de la soie); Nord de la Chine centrale (Fleuve Jaune); Sud de la Chine centrale (Fleuve Yangzi); Chine du Sud (Taiwan). Découpage des plus banals, s'il en est !

Comme il ne s'agit pas d'un livre d'art, d'histoire ou d'archéologie, on ne trouvera pas d'explications suffisantes pour relier entre eux tous les éléments visuels qui nous sont présentés.

Malgré ces réserves, *Trésors de la Chine* donne un aperçu de l'incroyable richesse et diversité de la culture architecturale chinoise. C'est un livre qui passionnera l'amateur de temples, palais ou pagode davantage que le voyageur « communicatif », adepte des marchés publics, foires, théâtres, cirques ou autres lieux bruyants et bouillonnants parce que vivants.

Au bonheur des manuscrits

MERVEILLES & SPLENDEURS DES LIVRES DU TEMPS JADIS
Giulia Bologna
Solar

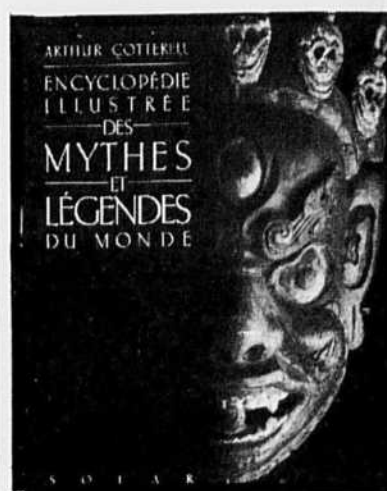
Guy Ferland

CE N'EST PAS par nostalgie, mais on savait confectionner des « livres » au temps des manuscrits. Puis voilà que l'imprimerie, au XVe siècle, a tout fait basculer vers l'industrialisation de la communication écrite. On a perdu alors l'art de la copie. Platon disait déjà que l'écriture nuisait à la mémoire puisqu'on n'avait plus à apprendre par coeur la littérature qui se transmettait de façon orale. L'imprimerie mobile a aboli de la même manière le patient travail de copiage qui savait mieux que des exégèses pénétrer des oeuvres obscures. Heureusement, on a conservé des livres anciens qui sont de véritables joyaux de la culture.

En parcourant le magnifique album richement illustré *Merveilles & splendeur du temps jadis*, on est invité à un voyage dans l'histoire de la pensée et de l'imaginaire.

Se souvient-on des papyrus (qui signifiaient royal), des tablettes d'argile, des rouleaux, des codex, des styles, des parchemins, des papiers, de la composition des encres, des plumes, des styles d'écriture (gothique, romane, humaniste), des abréviations, des palimpsestes, des techniques et des procédures de l'enluminure, de la miniature, de la reliure, des caractéristiques de l'imprimerie à ses débuts . . . ?

Giulia Bologna nous entraîne à la redécouverte des beautés des oeuvres écrites, des débuts de l'écriture



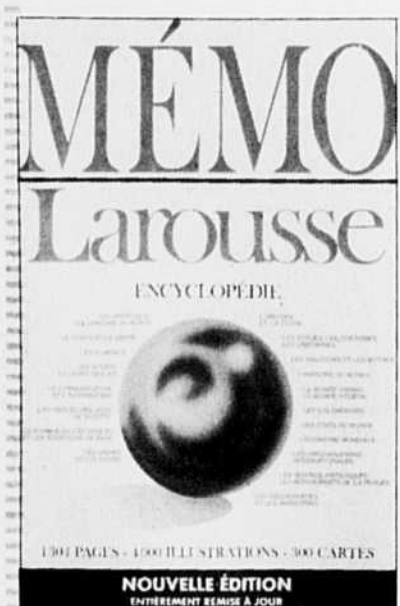
jusqu'à la production en série des livres par l'imprimerie.

La partie centrale de ce volume, intitulée « Mille ans de chefs d'oeuvre », reproduit quelques trésors de l'enluminure et des miniatures qui sont en fait de véritables oeuvres d'art. On ne peut qu'être saisi d'admiration devant la précision des dessins et la composition des images qui donnent une bonne idée de l'évolution des mentalités. La pensée ancestrale se donne à lire et à voir.

Outre les reproductions majestueuses, le bouquin se divise en six parties : Du rouleau au codex enluminé. Les trésors des grandes bibliothèques. Les artistes de l'enluminure, une bibliographie, un glossaire et un index complètent le tout de façon pratique.

Pour les amoureux des beaux livres, cet album est un outil indispensable qui vaut son pesant d'or.

Le tour du monde en 1304 pages



MÉMO LAROUSSE
Encyclopédie
nouvelle édition

Guy Ferland

L'ANNÉE DERNIÈRE, Larousse lançait cette nouvelle encyclopédie en un volume qui se veut un résumé de la connaissance humaine présentée de façon originale par de courts textes d'information et de nombreuses illustrations. Sur les 1304 pages du livre, il y a 4000 illustrations en couleur et 300 cartes.

Le repérage des informations est facilité par les subdivisions : sommaire général, sommaire de la section, index général. Des renvois per-

mettent d'approfondir un sujet et de relier des domaines entre eux. Il serait fastidieux d'énumérer toutes les sections qui passent en revue nos connaissances, du plus petit constituant de la nature, l'atome et ses composantes, à l'univers, en passant par l'homme et son histoire.

Ce qui frappe de prime abord en ouvrant le volume, exception faite de la solidité de la reliure et de la haute teneur en images, c'est la mise en page des articles qui donnent l'impression de consulter une revue à la mode. Les textes, habituellement très courts, quoiqu'en petits caractères, sont habilement divisés par des filets de la couleur des sections, et plusieurs articles plus spécialisés ou sur des anecdotes sont imprimés en encadré sur fond tramé. Cela ajoute indéniablement au plaisir de la découverte.

Il y a trois façons de consulter l'ouvrage. Soit qu'on veuille approfondir un sujet et on se reporte au sommaire de la section, soit qu'on veuille un renseignement précis sur un personnage, une oeuvre, une idée, etc., et on se reporte alors à l'index général, ou soit finalement qu'on veuille se divertir en se promenant au hasard, au gré des rencontres imprévisibles d'informations de toutes sortes.

Prenons au hasard la page 86. Un encadré intitulé « Le sida et le chat » attire l'attention. Il s'agit en fait de la terrible leucose féline, un rétrovirus caractérisé par une déficience du système immunitaire, qui n'est heureusement pas transmissible à l'homme. À la page 68, on nous ap-

prend que selon une théorie remise à l'honneur l'homme ne descend peut-être pas du singe, mais les deux primates incarneraient deux évolutions parallèles d'un homoncule bipède. À la page 332, on précise qu'une secte « naît d'une contestation qui entraîne à plus ou moins long terme une rupture avec l'Eglise ».

À la page 535, l'information suivante sur la confédération canadienne est plus douteuse : « En 1990, plusieurs États refusent de ratifier l'accord de 1987 (dit du lac Meech) qui notamment reconnaissait au

Québec un statut de « société distincte ». Plusieurs États ? Lapsus prémoniteur ?

À l'article sur les chefs-d'oeuvre de la littérature on trouve les noms de Michel Tremblay, Antonine Maillet, Anne Hébert, mais pas ceux de Réjean Ducharme et d'Émile Nelligan. Choix discutable.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a d'agréable avec un volume comme celui-ci, c'est qu'on peut le feuilleter sans arrêt et voyager hors du temps et de l'espace et s'enrichir en s'amusant.

LAROUSSE DE LA CUISINE
éditions Larousse 1990

Josée Blanchette

LES LIVRES de cuisine française ont la fâcheuse manie de vous en mettre plein la vue et de se ressembler tous. Ils vous laissent un arrière-goût d'envie et un petit creux, là, tout au fond de l'estomac, tel un mal insatiable proche de la déception. Non, décidément ces livres conviennent mieux à la table à café du salon qu'à celle de la cuisine où ils risqueraient d'être éclaboussés dans le feu de l'action. Ce sont des livres d'images destinés à combler l'imaginaire et non la panse, condamnés à être cocus parce que trop beaux pour être vrais.

Il en est d'autres comme le der-

nier *Larousse de la cuisine* qu'on ne voudrait jamais tromper car ils vous enseignent la cuisine au doigt et à l'oeil, en un tournemain et en ne perdant jamais de vue l'aspect convivial de cette activité. Ces livres fournis, véritables bibles de la cuisine familiale, remplacent la tradition orale qui avait pourtant cours il n'y a pas si longtemps déjà. Ces recueils vous indiquent patiemment, méthodiquement, la façon de ne pas vous fourrer le doigt dans l'oeil . . . et la spatule avec.

Le *Larousse de la cuisine* c'est le Jehanne Benoit des Français et Françaises, le livre de bord auquel rien n'a échappé et surtout pas la cuisine du terroir, les souvenirs odorants et les fumets de la France profonde. Ce savoureux dictionnaire laisse échapper au fil de ses 800 pages des ragoûts odorants mitonnés

dés potron-minet par quelque concierge, des photographies modernes et appétissantes, des mots inconnus qu'on s'empresse de vous définir, 1500 recettes plus ou moins classiques ou exotiques, des vins et leurs accords avec les plats et quelques concessions (mais pas trop heureusement) au micro-ondes et à la cuisine saine.

Vivement votre tablier maculé et vos chaudrons en fonte émaillée (ou Lagostina), votre cuisinière au gaz (pour les plus chanceux) et votre balance (indispensable) pour faire la pesée. Le royaume « pot-au-feu » des omelettes à la confiture, du faisan aux noix, du lapin aux oignons, des choux à la crème, de la soupe au pistou, des pieds de cochon à la Sainte-Menehould, du riz au lait, de la tourte au jambon, du quasi de veau en cocotte, du *pan bagna* aux olives, des

tartines aux radis et de la purée de pommes de terre (même ça !) s'ouvre à vous de A à Z.

Pour y accéder, vous devrez passer du système impérial au système métrique, de la tasse à mesurer au verre à moutarde, du sucre tout court au sucre semoule et du sucre en poudre au sucre glace, de la crème à 15 % à la crème fleurette, de la crème 35 % (additionnée de crème sure) à la crème fraîche et de la féculé de maïs au maïzena, mais ces quelques traductions faites, le plaisir sera unilingue et uniforme sur le palais.

Laissez aux souris de laboratoires leur *Larousse gastronomique* et offrez-vous (ou offrez-leur) ce nouveau-né sans arrière-pensée. Le chauvinisme français a pour une fois le bon goût de faire les choses simplement.

Mouvements de l'art au 20e siècle



LA PEINTURE AU 20e SIÈCLE
Gottlieb Leinz
traduit de l'allemand
par Annie Brigone,
Olivier Mannoni
et Colette Straub-Hiva
Belfond.

Claire Gravel

L'INTÉRÊT du livre de Gottlieb Leinz, critique d'art bien connu en Allemagne, est le ton simple avec lequel il rend compte des différents mouvements artistiques qui n'ont pas cessé de se bousculer tout au long de ce siècle.

L'histoire de l'art se fait de ta-

bleau en tableau, dans un ouvrage abondamment et magnifiquement illustrés en couleurs. Ce qui aurait pu n'être qu'un étalage de banalités se révèle une étude sensible, très personnelle, faite à l'intérieur même des oeuvres. Quand, au début du livre, l'auteur va chercher les fondements de l'art moderne, ce n'est pas Manet qu'il choisit, mais ces peintres qui, plus tard, libéreront la couleur de sa servitude au réel : Gauguin, Van Gogh, Munch.

Leinz consacre de belles pages aux femmes artistes (Gabriele Münter, Paula Modersohn-Becker). À côté des incontournables chefs d'oeuvres, il nous fait découvrir d'excellents tableaux, trop souvent laissés pour compte dans ce type d'anthologie, comme *Abstraction on Spectrum* de ce fondateur du « synchronisme », Stanton MacDonald-Wright. Les citations sortent également de l'ordinaire. Matisse dit : « Je ne peins pas une femme, je fais un tableau ». Kandinsky, « Le tableau doit résonner, traversé par un feu intérieur ». Otto Piene du groupe Zéro, « Ce n'est pas moi qui peins, c'est la lumière ».

Le point de vue de Gottlieb Leinz est clairement exprimé à la page 84 : « L'expressionnisme est le creuset de toutes les forces créatrices progressistes ». L'abstraction américaine est le point le plus faible du livre : on dirait que Leinz s'empresse de liquider le *hard-edge* en le rattachant à *Cercle et carré* pour ensuite passer à

l'expressionnisme-abstrait. Pas de trace de Supports-Surfaces, ni des peintres minimalistes américains, ni

des néo-géométriques. L'art actuel se résume à la résurgence des courants expressionnistes.

39-45 : semaine après semaine

CHRONIQUE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE
Éditions Chronique
Paris, 1990.

Jocelyn Coulon

REPRENANT la formule qui a fait le succès de *Chronique du 20e siècle* et de *Chronique de l'humanité*, une équipe franco-britannique de chercheurs et de spécialistes des questions politiques et militaires vient de produire un intéressant bouquin retraçant, semaine après semaine, le drame de la Seconde Guerre mondiale.

Le livre contient quelque 1700 documents en noir et en couleurs empruntés aux sources les plus diverses. Ils illustrent « les événements qui sont rapportés comme s'ils venaient d'avoir lieu, de manière que soit restitué l'aspect dramatique, parfois incertain, qu'ils ont pu revêtir sur le moment », écrivent les auteurs.

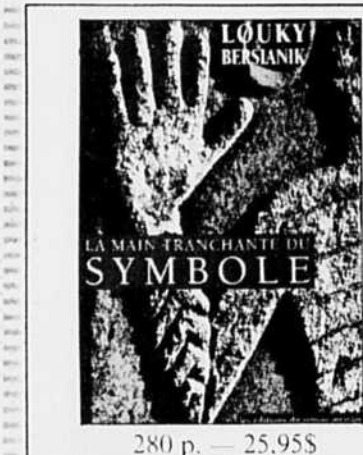
Les textes n'ont pas été repiqués dans les journaux de cette période mais écrits à partir des informations de l'époque telles qu'elles furent diffusées. Ils tiennent compte aussi « de toutes les données accumulées depuis lors ainsi que de nombreux travaux menés par les historiens sur des événements déjà vieux d'un demi-siècle ».

En feuilletant cette chronique, le



lecteur verra défiler les grands moments de ce conflit, comme le *blitzkrieg* en Pologne, la bataille d'Angleterre, l'attaque de Pearl Harbor, le siège de Stalingrad et la chute de Berlin et Hiroshima, mais aussi la vie quotidienne des millions d'êtres humains qui furent confrontés aux pénuries, aux brutalités, à la misère et au rationnement.

La dernière section du livre (85 pages) présente une description des différents types d'armements utilisés pendant le conflit ainsi que des notices biographiques des principales personnalités militaires et civiles de l'époque.



Louky Bersianik

La Main tranchante du symbole

Textes et essais féministes

De la langue à l'écriture, de l'avortement aux nouvelles technologies de reproduction, des sujets d'actualité traités avec verve et humour.

280 p. — 25,95\$

les éditions du remue-ménage

4428, boul. St-Laurent, bur. 202, Montréal H2W 1Z5



Louise Warren

Notes et Paysages

Poésie

Du jardin intérieur aux déchirures d'un monde en guerre, une voix de femme se développe et affirme son action créatrice, son ouverture à la vie.

96 pages, 9,95\$

les éditions du remue-ménage

4428, boul. St-Laurent, bur. 202, Montréal H2W 1Z5

Simonne Monet-Chartrand



a délaissé quelque temps ses récits autobiographiques pour retracer la vie des pionnières québécoises et celle des regroupements féminins. Documentaliste chevronnée, elle nous présente une anthologie de textes relatant l'histoire des femmes depuis le début de la colonie jusqu'en 1975. Ce sont des femmes audacieuses dans tous les domaines de la vie que

Pionnières québécoises

nous invite à découvrir ou à redécouvrir.

470 p., illustré, 39,95\$

les éditions du remue-ménage

4428, boul. St-Laurent, bur. 202, Montréal H2W 1Z5

LA VOLUPTE DE LIRE... À BIEN MEILLEUR PRIX

25% sur la pléiade

le Parchemin

STATION MÉTRO, 2000, 2000, MONTRÉAL, H2Z 2C9 (514) 845-5243 - LIBRAIRIE AGRÉE

Prix en vigueur jusqu'au 1er décembre 1990

Qui Sait ...

si vous n'en profiterez pas vous même ?

SOCIÉTÉ CANADIENNE DU CANCER

CANADIAN CANCER SOCIETY

Le plaisir des Livres

Sabatier, Gagnon, Brault, Martin

Se reconnaître au bout du chemin



Jean ROYER

▲ Poésies

LES CHATEAUX DE MILLIONS D'ANNÉES
suivi de **ICARE**
ET AUTRES POÈMES
Robert Sabatier
Poésie/ Gallimard (no 236), 1990.

CHANT POUR UN QUÉBEC LOINTAIN
Madeleine Gagnon
VLB Éditeur/ La Table Rase, 1990.

IL N'Y A PLUS DE CHEMIN
Jacques Brault
Le Noroît/ La Table Rase, 1990.

LA MORT EST MECONNAISSABLE
Yves Martin
Écrits des Forges/ La Table Rase, 1990.

DANS l'eau des rêves, voici quatre poètes — parmi les plus imposants de la France et du Québec — qui pratiquent les chemins d'un monde que nous voudrions plus habitable de sens et de continuité. Quatre poètes contre la fin des chemins. Sabatier, Gagnon, Brault et Martin se rejoignent dans un langage qui se tient au cœur de la vie. Car, dit Madeleine Gagnon, « la poésie s'occupe de tout ».

Robert Sabatier est un romancier célèbre et populaire, en même temps qu'un historien de la poésie dont l'œuvre est monumentale. Cela risque de nous faire oublier qu'il est un poète de première ligne. Il vient enfin d'entrer dans ce panthéon de la poésie universelle qu'est la collection

de poche Poésie/ Gallimard. La voix de Sabatier charrie un fleuve cosmique, où l'imaginaire triomphe du réel, dans les sept forts recueil d'une œuvre poétique qui s'impose depuis *Les Fêtes Solaires* (1953) jusqu'à *Lectures* (1987) (toute son œuvre est publiée chez Albin Michel). *Les Châteaux de millions d'années* est un recueil qui date de 1969 et qui se tient dans le refus des idées à la mode contre toute dictature spirituelle ou idéologique. Avec Sabatier, le poète remet sans cesse en cause son rapport au monde, ne se fige pas dans une image passe-partout. Le poète est « à la merci du poème » en même temps qu'il y trouve sa liberté. Il n'a pas à se justifier par autre chose que le poème.

Poète du « sentiment tragique de la vie » (selon l'expression de Unamuno), Sabatier prend la parole devant « le sort fait à l'être, par la tragédie de notre temps ». Il invente une « liturgie du cosmos », convoque les figures mythologiques et les rêves qui découlent de la nature pour se faire « laveur de mots » et faire surgir « la lumière du corps ». Sa poésie déjoue la prosodie traditionnelle en la renouvelant par l'image surréaliste et la fluidité de son vers.

« Je vous dédie une arche de parole/ Pour naviguer, mes amis, naviguer/ Dans ma mémoire où se taisent les loups », écrit Sabatier dans « Les feuilles volantes ». À sa manière personnelle, Madeleine Gagnon prend le relais dans son *Chant pour un Québec lointain*.

Ce livre superbe de Madeleine Gagnon risque l'ellipse dans l'épopée, provoque la mémoire contre l'histoire, inscrit son destin de femme dans le poème. Ici la poésie se réapproprie une histoire de femme délestée des pays, des livres et des solitudes des autres.

Poursuivant sa quête des origines, Madeleine Gagnon, dans *Chant pour un Québec lointain*, réinvente son



« archéographie vive du dedans où ça se greffe seule ». Ainsi la femme retrouvera-t-elle ce « Québec lointain » qui lui appartient autant que le silence dans lequel on l'a tenue. Elle retrouve pour elle-même mystères et songes, rituels et fables jusqu'aux silences de la mémoire et de ses travaux, jusqu'à son propre chant au bord de l'adieu. Le Québec, comme un ailleurs nouveau, lui sera proche et lointain comme l'infime et sans nostalgie.

Ce parcours tient de l'épopée et s'écrit dans une sorte de contre-lyrisme où le vers cherche l'équilibre entre la pensée et la musique d'un destin de femme, entre la mémoire historique et la poésie. Le chant de Madeleine Gagnon, c'est « l'histoire récitée » et sa patrie, son « Québec lointain », c'est la poésie.

« Sommes des Amériques tues/ soudain la voix des glaces/ dans les sauvages bibles/ débâcles et bourrasques/ rauque roman des temps nouveaux », écrit-elle magnifiquement. Il lui fallait remonter « avant la lettre » pour naître en son propre chant.

La poésie est aussi une identité, et sur des tons différents, pour ces deux poètes que sont Jacques Brault et Yves Martin.

Il n'y a plus de chemin est un récit de la dissolution du moi, où le poète se voit « à l'heure de parler la mélancolie », où l'être s'abolit. Il n'y a plus Rien ni Personne. « Il n'y a plus de chemin. Angoisse et solitude il y a; une de trop », écrit Brault au début de ce que l'éditeur appelle justement « un précis de clochardisation ».

Dans ce livre bouleversant et inoubliable, on y lit le meilleur Jacques Brault, qui, comme pour une alchimie de tous ses recueils précédents, allie poème et récit, mémoire personnelle et réflexion sur la condition

humaine, dans une prose dont le langage familier nous place dans l'intimité du désespoir — alors la forme lapidaire du poème pourrait nous sauver.

Ce grand livre de Jacques Brault nous fait trembler d'être vivant et lecteur — donc nourri de mots pour rêver l'angoisse et la solitude. Mais devant ce clochard qui a pris la voix du poète, nous nous reconnaissons, disparus et anonymes d'une vie où nous nous engourdissions à notre tour. Il faut apprendre à partir : c'est la leçon du poète qui « traîne dans (sa) tête des morceaux de chemins » appartenant à l'enfance et à l'amour d'une mère, à la culture et à la fraternité des vagabondages et des errances, au silence et aux « chemineaux de l'angoisse ».

« Mon espérance, ne meurs pas avec moi », murmure à la fin le poète. Nous avons pleuré intérieurement avec lui tout au long de ces pages immortelles de désespoir — et donc d'espoir de vivre tant que la poésie nous identifie humains.

Le rêve d'Yves Martin nous bouleverse autrement, dans la rencontre du quotidien et de l'insolite, de l'anecdote privée et de l'épopée urbaine, de l'hyperréalisme et de l'accumulation des images qui fondent une sorte de rêve éveillé, de surréalisme à saveur de blues interminable.

Yves Martin est un poète sous-estimé, parce que son poème provoque le lyrisme traditionnel français de façon singulière et personnelle. À la manière du cinéma-vérité, a dit Sabatier, « du cinéma-aventure, du western traversé par l'ange du bizarre qui reste près de vous, hors l'écran, fume une cigarette à vos côtés ou bien siffle pour éloigner la tristesse ».

Le poète est un piéton de Paris et de ses bistros, qui vit avec les souvenirs de son enfance, de sa mère et de son père, des autres enfants, tout cela mêlé aux sentiments de la solitude et de l'ennui, aux scènes de la vie quotidienne ou rêvée peu importe, aux légendes qu'on s'invente pour aller plus loin, aux personnages qui habitent le nouveau cinéma de la douleur et de la tendresse, du sexe et du rire. Yves Martin met en poème le roman de la vie à la frontière du jour et de la nuit, « à l'heure mauve », dirait Jacques Brault, dans ces moments mêmes où le cinéma crée son rêve et sa mythologie sur l'écran de l'absurde.

« Je me suis un peu abandonné, écrit Martin/ Parti dans de longues histoires/ Caméra mobile, chatoyant abricot/ Butée, en cuir noir, sait aussi me faire peur ».

Cette poésie toute narrative et aventureuse, chargée d'images, se révèle dans des scènes où surgissent

pêle-mêle et réapparaissent au fil des histoires : poissons rouges, chats, TV, bière, fusil, métro, clowns, sexe, rues, maisons, géraniums, bouillottes, rêves et vieux journaux. Mais

cet inventaire est loin d'être complet. Il faut lire Yves Martin pour apprendre que « la mort est méconnaissable » et se reconnaître soi-même au bout du chemin.

LA CRITIQUE EST UNANIME!

BABEL, PRISE DEUX OU NOUS AVONS TOUS DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE

Un roman qui nous plonge à nouveau dans l'univers romanesque si original de Francine Noël, avec ses personnages attachants, ses êtres à mi-chemin entre la caricature et la réalité la plus loufoque. Un roman d'une grande lucidité face aux événements sociaux qui nous questionnent. Par l'auteure des best-sellers *Maryse* et *Myriam première*.

« Réflexions, fantasmes et anecdotes sur la quarantaine, l'amitié, la famille, la langue, l'identité, le couple, les vieilles peurs et la lucidité toute neuve, sur la folie de l'amour... »

Elle-Québec.

« Un autre roman réaliste où chacun reconnaîtra sa propre société en mutation et ses propres questionnements parfois teintés d'anxiété. »

Lucie Laurin, *Nouvelles CSN*

« C'est un livre fascinant, drôle, émouvant, profond... Le résultat, très réussi, est une succession de textes pleins de vie au rythme rapide, enlevé, aux images nettes et saisissantes. »

Lucie Côté, *La Presse*.

« Francine Noël possède ce don précieux de créer des univers, des atmosphères et d'en envelopper le lecteur dans une prose luxuriante, pourquoi ne pas s'y abandonner! »

Marie-Eve Pelletier, *Le Droit*.

« La ruse, le talent et le génie de Francine Noël dans *Babel*, c'est de faire éclater le miroir en faisant zoom sur Fatima pour nous révéler le Montréal-mes-amours... C'est ce qu'il y a de plus beau dans le travail de Francine Noël, une morale pour un grand siècle. »

Jean-Roch Boivin, *Voir*.

« Francine Noël a une grande qualité de romancière: ses personnages attirent immédiatement la sympathie. C'est qu'ils sont intelligents sans être compliqués. »

Jean Basile, *Le Devoir*.

« Voyez comme j'ai embarqué au premier degré. Voyez la force d'évocation de ce livre-là. C'est pour ça que je vous dis, lisez-le. Vous qui n'avez pas mes haines à gratter. Vous saignerez moins que moi. »

Pierre Foglia, *La Presse*.

« C'est le meilleur de ses trois romans. J'ai beaucoup aimé ça. »

Nathalie Pétrowski, *Radio-Canada*.

« C'est très intelligemment écrit. »

René Homier-Roy, *Radio-Canada*.

« Quand j'aborde les romans de Francine Noël, j'ai les papilles qui salivent. Ma gourmandise me fait aimer ça... C'est très bien écrit, ça coule, c'est une romancière très talentueuse. »

Marie-France Bazzo, *Radio-Canada*.

« Elle écrit des romans qui s'insèrent dans un vaste projet où le pays est présent pas seulement comme décor: elle revendique un espace, le Québec, et plus précisément Montréal, avec son tissu social traversé de différentes ethnies. »

Monique Roy, *Châtelaine*.

« Il est impossible, quand on lit Francine Noël, de ne pas penser à l'œuvre de Tremblay... C'est drôle et entraînant. »

Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*.



vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

NRF : de l'art des hommages

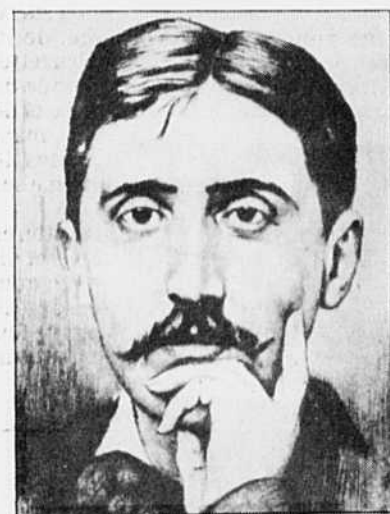


PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Marcel Proust

Hommage à Marcel Proust
(janvier 1923)

Hommage à André Gide
(novembre 1951)

Hommage à Valéry Larbaud
(septembre 1957)

Hommage à André Breton
(avril 1967)

Christian Allègre

SOUS UNE ÉLÉGANTE jaquette et dans la continuité de *L'Esprit NRF*, l'anthologie de Pierre Hebey parue au printemps dernier, la maison Gallimard nous rappelle son glorieux passé dans les lettres françaises avec quatre numéros historiques de sa revue, des réimpressions des hommages publiés à la mort du fondateur André Gide, de Marcel Proust, de Valéry Larbaud et d'André Breton.

Ouvrez n'importe lequel de ces livres et vous êtes entraîné par la verve, l'érudition, le luxe de détails, les pointes d'humour, les jugements d'autorité ou la tendresse. C'est l'image d'une France littéraire du passé qui surgit, non sans quelque nostalgie.

À propos de Gide, on s'attendrit de voir évoquer, sous la plume d'Henri Mondor, la petite chambre d'étudiant de la rue Monsieur-le-Prince, dominant les toits de Paris, visitée avec Pierre Louÿs en 1889, avec qui il écrivait alors *Nous deux*, et, soixante ans plus tard, l'étroite fenêtre de la rue Vaneau, donnant elle aussi sur les toits, près de laquelle l'octogénaire écrivait ses dernières lignes; de partager, avec Robert Lévesque (pas le même, bien sûr), la joie de voyager chez Gide; de voir le courage, bien oublié aujourd'hui, de l'auteur du *Coridon*, son besoin d'être accepté, son besoin de vérité.

De Valéry Larbaud, on sait qu'il adorait les trains de luxe, mais se souvient-on que l'auteur polyglotte de *Barnabooth* fut le traducteur de Joyce (*Ulysse*), de Samuel Butler (*Erewhon*, *Ainsi va toute chair*), et d'auteurs italiens et espagnols? Saint-John Perse, Supervielle, Cocteau, Arland, Claude Roy, Roger Nimier, d'Ormesson, Morand, autre grand voyageur, tels sont, entre autres, les signataires les plus connus.



PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
André Breton

Il y a aussi quelques règlements de compte, traditionnels dans le monde littéraire français, et qui ne manquent pas de saveur. Le tout est « daté », forcément. Mais c'est le charme. Ceci est particulièrement vrai de l'*Hommage à Marcel Proust*, qui contient des souvenirs de la comtesse de Noailles, de Robert de Billy, de Reynaldo Hahn, de Robert Proust, des analyses d'Edmond Jaloux, Albert Thibaudet, Benjamin Crémieux, et le fameux texte de Paul Valéry, aujourd'hui reproduit dans les anthologies, où il explique son incompatibilité avec le genre romanesque.

Le volumineux *Hommage à André Breton*, plus récent, commence par un article de Julien Gracq, noblesse oblige, qui rappelle la filiation entre le Surréalisme et le romantisme allemand (« la poésie est le réel absolu »), et montre bien l'exigence intransigeante qui habita cet homme toute sa vie. Y signent Paz, Mandiargues, Jacotet, Starobinski, Blanchot, etc. Une fête pour l'esprit.

Fascinante « NRF » ! Tous les auteurs qui comptent dans la littérature française de la première moitié du XX^e siècle y ont fait au moins un passage. C'est pourquoi quiconque s'intéresse à la littérature de cette époque se plongera avec délices dans ces « hommages » qui fourmillent, on le devine, sous la plume de prestigieux signataires, de détails sur la vie et l'œuvre des auteurs. Le numéro publié à la mort de Gide, en particulier, et le numéro publié à la mort de Valéry Larbaud, ont l'intérêt de nous ramener en mémoire deux auteurs bien négligés aujourd'hui.

Renseignements pris, ce n'est d'ailleurs qu'un début. Il faut s'attendre à voir paraître d'autres « hommages » : ceux consacrés à Jean Paulhan et à Jacques Rivière, probablement, puisqu'il furent directeurs de la revue, mais aussi Malraux, Saint-John Perse, Claudel, Martin du Gard...

Un seul défaut, la pagination. Elle a été refaite, ce qui est une mauvaise idée. Lorsqu'il s'agit d'un numéro de début d'année, comme le *Proust*, tout va bien, la table des matières originale correspond à la nouvelle pagination, mais dans les autres cas, il devient difficile de repérer un article.

Un cadeau toujours apprécié!

MONTREAL

Photos de Michael Drummond
Préface de Michel Tremblay

148 pages
39,95\$

Tout ce qui fait Montréal vibrante et chaleureuse est là. Sous vos yeux.

Le Gourmet de quartier
Victor Levant

102 pages
9,95\$

Avec le Gourmet de quartier, finies les additions salées!

Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada français
Marcel Trudel

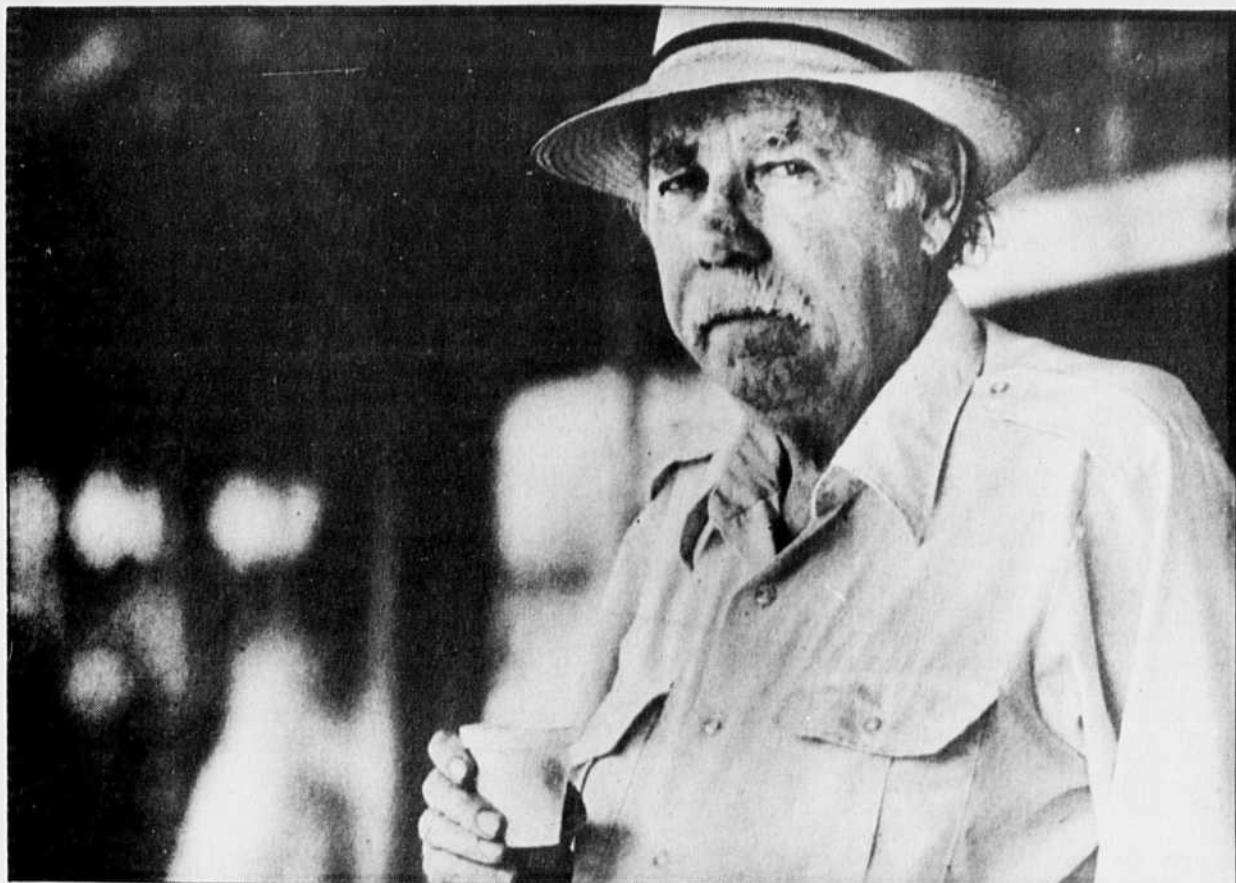
520 pages
39,95\$

Saviez-vous qu'entre 1690 et 1810, le Québec a compté plus de 4000 esclaves? Apprenez-le dans cet ouvrage, le premier à traiter de l'esclavage au Canada français.



h hurtubise hmh

Un flic et un saxo



Charles Willeford

PHOTO DAVID POLLER

TRUFO ▲ MISTO

EN 1987, Charles Willeford était un vieil homme. C'est probablement à cause de cela, de cet état, qu'il avait, à ce moment-là, l'humour sobre et clair. Parcimonieux mais efficace. Il est encore peu connu. Pourtant, Willeford a beaucoup et fort bien écrit.

Comparativement à Willeford, Alain Tercinet est encore un jeune homme. De son métier, Tercinet est maquettiste. Pendant des années, et parallèlement à son métier, il fut journaliste à *Jazz Hot*. L'histoire du jazz, plus précisément du jazz « blanc », la maîtrise aussi bien que Stan Getz maîtrise son saxophone ténor.

Au cours des années 80, les flics, dans les romans s'entend, ont repris du poil de la bête aux dépens des privés. Il y a eu les sergents navajos de Tony Hillerman, les drôles de sergents de James Ellroy, le paternel Mario Balzac de K.C. Constantine, et Hoke Moseley de Willeford. Le lucide, socialement parlant, Hoke Moseley. Moseley, il travaille au sein de la police de Miami. Sa dernière aventure s'intitule *Dérivages*. Rivages/Thriller, la maison dirigée par François Guérif, l'a édité.

Au milieu des années 80, Alain Tercinet a écrit *West Coast Jazz*. Le meilleur livre jamais écrit sur le jazz dit californien. À cette occasion, Tercinet, bien évidemment, aborda le cas Stan Getz. À ce musicien, il vient de consacrer un bouquin. Intitulé tout simplement *Stan Getz*, ce livre a été publié par Les Éditions du Limon.

Dans *Dérivages*, et dès les premières pages, on découvre un Moseley fatigué. Charles Willeford : « La réaction de Hoke devant l'humour vaseux de Henderson était un nouveau symptôme, mais Hoke ne l'avait pas remarqué, pas plus que

Bill Henderson... cela faisait plus d'une semaine que Hoke n'avait pas souri et rien ne l'avait fait rire depuis plus d'un mois ».

Ouais ! L'ami Moseley est fatigué. Très fatigué. Au point d'ailleurs qu'il ne supporte plus de prendre son petit-déjeuner en compagnie de ses deux filles et d'Ellita Sanchez, une compagne de travail qui partage avec lui, pour des raisons monétaires et non affectives, la même maison depuis que Hoke s'est séparé de Patti. Sa petite famille, Hoke l'aime bien. Son problème n'est donc pas émotionnel. Son problème, il est alimentaire. Hoke en effet n'apprécie pas la façon dont Ellita, Sue Ellen et Aileen engouffrent les jaunes des oeufs que chaque matin Ellita, policière d'origine cubaine qui attend un bébé, prépare.

Alors un beau matin, Moseley démissionne de la vie. Il fait silence. Il ne dit plus un mot. Il prend congé de la police. Il veut simplifier sa vie. Il se retrouve chez son paternel. Mais la seconde épouse de son paternel ne veut pas que Hoke s'installe de manière définitive chez eux. Alors son paternel, en bon paternel, lui refait un emploi. Un simple emploi consistant à garder un immeuble que le paternel en question possède sur *Singer Island*, à quelques encablures de Miami.

Parallèlement, Stanley Sinkiewicz fait la connaissance de Troy Loudon dans la prison du comté. Stanley est un retraité de Ford qui, en tant que tel, trouve anti-patriotique le fait qu'on achète des « chars importés ». Troy Loudon est un voyou pas un gangster. La nuance est importante. Il est bizarre. Il est LE bizarre de *Dérivages*. Il va s'acquiescer avec une ex-danseuse de cabaret complètement défigurée et un jeune peintre sans aucun talent. Il va préparer le cambriolage d'un grand magasin d'alimentation situé dans un centre d'achat...

La beauté du travail effectué par Willeford n'est pas dans l'histoire, dans la trame du livre ou dans sa structure. Ce n'est pas en effet l'his-

toire qui séduit, mais bien la vérité des personnages et les détails. Ces mille et un petits détails qui singularisent le quotidien de Hoke de celui de Ellita, Sue Ellen, Stanley ou Troy. Un comptable aura certainement remarqué que la dimension strictement policière de *Dérivages* ne fait guère plus de 100 pages sur les 300 qui composent ce roman excellent.

Le *Stan Getz* de Tercinet est un modèle du genre. Il y a toutes les informations nécessaires. Il y a les faits. Il y a l'analyse. Et il y a cette phrase : « Au-delà de l'équilibre, de l'originalité et de la dimension intemporelle de son jeu, la grandeur de Stan Getz pourrait bien se trouver dans ces impalpables et indéfinissables petits suppléments d'âme. Ils appartiennent au dernier des grands romantiques ». C'est bien dit. Tout Getz est dans cette phrase.

PS no1 : *La mort n'oublie personne* est un roman écrit par Didier Daeninck. Il s'agit d'une enquête à rebours. D'un retour sur les lieux du crime. Ceux de la résistance et de la république gaullienne. Ce roman est palpitant, passionnant. Ce roman vient de paraître chez *Folio*. C'est une bonne idée. C'est une excellente nouvelle.

PS no2 : *Folies douces* est un roman écrit par Richard Matas. Deux bonhommes enregistrent des confidences sur des cassettes. Il s'agit d'un retour sur les lieux d'une mort. Ce roman de 154 pages est insignifiant malgré l'originalité de la structure. Tout simplement une perte de temps. Pourtant, ce roman est publié par *Actes Sud*. Ce ne fut pas une bonne idée.

Dérivages, Charles Willeford, collection *Thriller* chez Rivages. Stan Getz, Alain Tercinet, Les Éditions du Limon.

La mort n'oublie personne, Didier Daeninck, *Folio*.

Folies douces, Richard Matas, *Actes Sud*.

■ PUM ■ CRIMINOLOGIE



maintenant disponible
Pour dépasser les images stéréotypées
Après quinze ans d'expérience en milieu pénitencier, Guy Lemire répond à vos questions :
• Comment la prison imprime-t-elle sa marque sur le prisonnier ?
• De quoi est fait ce fameux « code du détenu » ?
• Comment saisir le lien subtil qui unit gardiens et gardés ?
195 p. — 20 \$
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
diffusion
gaëtan morin éditeur
Tél. : (514) 449-2369 Téléc. : (514) 449-1096

Chester Brown

Jésus et ses phylactères

Pierre Lefebvre

CHESTER BROWN est pratiquement inconnu du public francophone, et c'est dommage car, mine de rien, cet anglophone originaire de Châteauguay est en train de concocter ce qui pourrait bien être l'une des réalisations majeures des années 90.

Il est surtout connu, chez les anglophones, et nos voisins du Sud, pour *Ed the happy clown*, un récit débridé oscillant sans cesse entre un tragique frôlant le morbide et un comique quasi grossier. Depuis un an, maintenant que la saga du pauvre clown est terminée, Brown travaille à de courts récits autobiographiques, dans la veine des *American Splendor* d'Harvey Pekar ou des « strips » autobiographiques de Joe Matt.

Bien que ces travaux soient intéressants en eux-mêmes, l'originalité de Brown ne m'apparaît pas résider en leur sein. Non, ce qui me laisse croire que nous avons affaire avec lui à un auteur à part entière est l'adaptation des quatre Évangiles qu'il poursuit en parallèle à *Ed*, et à ses récits autobiographiques, depuis le tout premier numéro de *Yummy Fur*, son propre comic book, publié par Vortex, une petite maison d'édition de comics torontoise.

À prime abord, une adaptation des Évangiles en BD peut soulever le scepticisme. Tout le monde a déjà eu entre les mains, à un moment ou à un autre, un exemplaire de ce genre d'ouvrage destiné aux enfants sages. Détrompez-vous, ce n'est absolument pas ce dont il est question ici. Brown a entrepris ce qui est, à ma connaissance, la première « véritable » adaptation des Évangiles en BD. Nous ne sommes donc pas en présence d'un quelconque sous-produit mais d'un travail d'adaptation sérieux, et j'entends, bien sûr, par là un travail d'interprétation, de lecture et de choix.

« Je viens d'une famille très religieuse » me disait Brown lors de son dernier passage à Montréal. « Et, au début de la vingtaine, bien que me considérant toujours comme chrétien, j'ai réalisé que j'avais toujours accepté aveuglément les dogmes et croyances de ma religion. C'est par désir de remonter à la source de ces croyances, de voir par moi-même, que je me suis mis à relire les Évangiles et des commentaires sur ces derniers. Ces recherches et ces réflexions ont duré quelques années et, comme elles faisaient partie intégrale de mes préoccupations générales, il m'a semblé tout naturel de les incorporer à mon travail ».

Et c'est sans doute ce qui frappe avant tout le lecteur qui aborde les

bandes religieuses de Brown : cette évidence, ce lien « naturel », comme allant de soi, entre le médium et le propos.

Il n'est malheureusement pas encore possible de parler de l'ensemble de ce projet, celui-ci étant encore en cours de prépublication. Mais *Marc* est déjà terminé, le tiers de *Matthieu* l'est également, et ces prémisses, à elles seules, promettent déjà énormément.

Chaque Évangile possédera son esthétique propre. *Marc*, le tout premier, est le plus conventionnel. Son Christ et ses disciples y ressemblent amplement aux images consacrées que nous avons d'eux. Brown nous situe ainsi en terrain connu, pour nous entraîner peu à peu, avec les autres Évangiles, vers une vision plus personnelle du Christ et de ces textes.

Bien que son *Marc* soit plus traditionnel, le lecteur sera tout de même étonné par certains passages tirés d'un *Marc* apocryphe (la guérison d'un sourd et la formation d'un élève par Jésus) nous donnant déjà une impression de décalage. Dans le même ordre d'idées, son Judas y est chauve et le Christ particulièrement colérique. « Relisant *Marc* », m'avouait Brown, « j'étais surpris de constater à quel point Jésus était régulièrement en colère et combien stupides apparaissaient les disciples ».

Mais, c'est avec son *Matthieu* que l'entreprise prend tout son sens et son envol. Bien perspicace, d'abord, qui reconnaît, hors contexte, ce Christ au front dégarni, aux cheveux noirs, aux traits sévères et acérés. Brown y use également d'une plus grande liberté dans sa narration. Nous avons ainsi droit, par exemple, à des passages où nous sont relatés les faits et gestes des malades et handicapés de toutes sortes qui partaient de tous les coins de la Palestine dans l'espoir de se faire guérir. Le dessin y est moins réaliste, et Jésus n'est pas le seul à y être représenté différemment. Les disciples, de même que Jean le Baptiste, ne sont pas piqués des vers. Et, c'est une des choses les plus intéressantes à propos de ce projet que de nous offrir une relecture complète des Évangiles en nous en offrant une représentation qui ne colle guère à notre imagination religieuse. Ainsi, le choc que provoquent la proximité et la simultanéité, du texte original et de ces images non-orthodoxes, est

l'essence et la grande force de l'oeuvre de Brown. Son sermon sur la montagne (sept pages de six cases chacune où l'on ne voit, sauf le plan général des deux dernières cases de la dernière page, qu'un gros plan du Christ, surmonté d'un phylactère, hurlant son sermon à cette foule rassemblée) est extrêmement révélateur à cet égard.

Brown demeure donc toujours très près du texte. Parfois presque mot à mot. Il en est ainsi avec le début de *Marc* où quasi chaque verset se trouve inscrit au haut de la case le représentant, donnant de la sorte à l'ouverture de cet Évangile un sythme marqué fort impressionnant, les cases se succédant telles des diapositives ou même, si je puis m'exprimer ainsi, telles des cartes à jouer s'abattant sur une table les unes à la suite des autres.

Brown se permet aussi à quelques reprises d'actualiser les dialogues, surtout en ce qui a trait aux insultes. Il est ainsi étonnant d'entendre Jean le Baptiste traiter les pharisiens et les sadducéens qui se rendent à des baptêmes, de *fucking vipers* mais loin de détonner, ou même de sembler gratuites, ces expressions rendent palpable l'exaspération de Jésus ou de Jean Baptiste face à ce qui les irrite. Je tiens à préciser ici que, malgré de tels « écarts », Brown n'est jamais iconoclaste et qu'un profond respect et une préoccupation sensible et certaine, envers les Évangiles, soutiennent toute son entreprise.

Ainsi, bien que certains aspects de cette oeuvre soient discutables (mais quel travail d'adaptation de tels textes ne le serait pas ?), les Évangiles de Brown demeurent certainement un des projets les plus intéressants à avoir été tentés en BD, et ce que nous prouve Chester Brown ici est bien que la BD est un médium à part entière, amplement capable de s'acquitter des plus lourdes tâches.

(Brown sera présent chez NOVA BOOKSHOP, au 372 Ste-Catherine ouest (près de Bleury) appartement 130, cet après-midi. Vous pourrez également y rencontrer Luc Giarl (*Ti-Coune Ze Whiz Tornédo*), Julie Doucet (*Dirty Plotte*), Bernie Mirault (*The Jam*), Chris Oliveros (éditeur de *Drawn and Quarterly*) et plusieurs autres. Une excellente occasion de s'initier à la BD underground de Montréal et d'ailleurs.)

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

LE SPÉCIALISTE DE LA LITTÉRATURE MUSICALE

**LIBRAIRIE MUSICALE
AMADEUS**



Le plus beau cadeau pour le mélomane

Biographies des grands compositeurs
Encyclopédies musicales • Dictionnaires de la musique
CLASSIQUE - JAZZ - POPULAIRE - CHANT CHORAL
LIBRAIRIE AMADEUS • ÉDITIONS A COEUR JOIE CANADA INC.
8154 RUE ST-DENIS, MONTRÉAL, H2P 2G6 (514) 387-6651 @ JARRY

ANDRÉE MAILLET PRIX DAVID 1990

« Première romancière de notre modernité, Andrée Maillet figure parmi nos grands auteurs québécois et loge à l'enseigne des écrivains accomplis. »

Jury du Prix Athanase-David

« L'écriture d'Andrée Maillet est toujours précise et naturelle, d'une finesse exquise. Elle est, dans la littérature québécoise contemporaine, en équilibre et presque unique. »

Jean Basile

« Une oeuvre singulière, exceptionnelle, annonciatrice des courants modernes. »

Jean Royer

« Ses nombreux ouvrages comptent parmi nos grands classiques québécois. »

Jean-Éthier Blais

OEUVRES DISPONIBLES EN LIBRAIRIE

<i>Profil de l'original,</i>	roman	218 p.	16,95\$
<i>Les remparts de Québec,</i>	roman,	244 p.	16,95\$
<i>Lettres au Surhomme,</i>	roman,	232 p.	16,95\$
<i>Le miroir de Salomé,</i>	roman,	244 p.	16,95\$
<i>(Lettres au Surhomme II),</i>			
<i>Élémentaires,</i>	poésie,	64 p.	9,95\$
<i>Le chant de l'Iroquoise,</i>	poésie,	80 p.	10,95\$
<i>Les Montréalais</i> (coll. Typo),	nouvelles,	352 p.	8,95\$

OEUVRES À PARAÎTRE EN 1991

Le doux mal (coll. Typo), roman
À la mémoire d'un héros (coll. Typo), roman
Les princes de sang (inédit), roman
(Lettres au Surhomme III)

l'Hexagone

Vies et morts d'Antonin Artaud

Le séjour à Rodez
Simon Harel



Luc Béland « Artaud le momo » 1980-1981

À l'intérieur d'une réflexion sur la constitution d'une écriture de la psychose chez Artaud, Simon Harel présente les écrits de Rodez comme la fable d'un sujet dessaisi de sa propre identité, qui cherche à reconstruire, par-delà l'éclatement d'une fantasmagorie délirante, son histoire. En effet, au moment de l'internement la parole d'Artaud s'efface. Elle est hantée. Il faudra l'épisode psychotique de Rodez, traversé par la thématique de la possession et de l'exorcisme, pour que telle une épiphanie le sujet s'apparaisse à lui-même.

en vente chez votre libraire
343 pages — ISBN: 2-89133-115-X — 35,00 \$

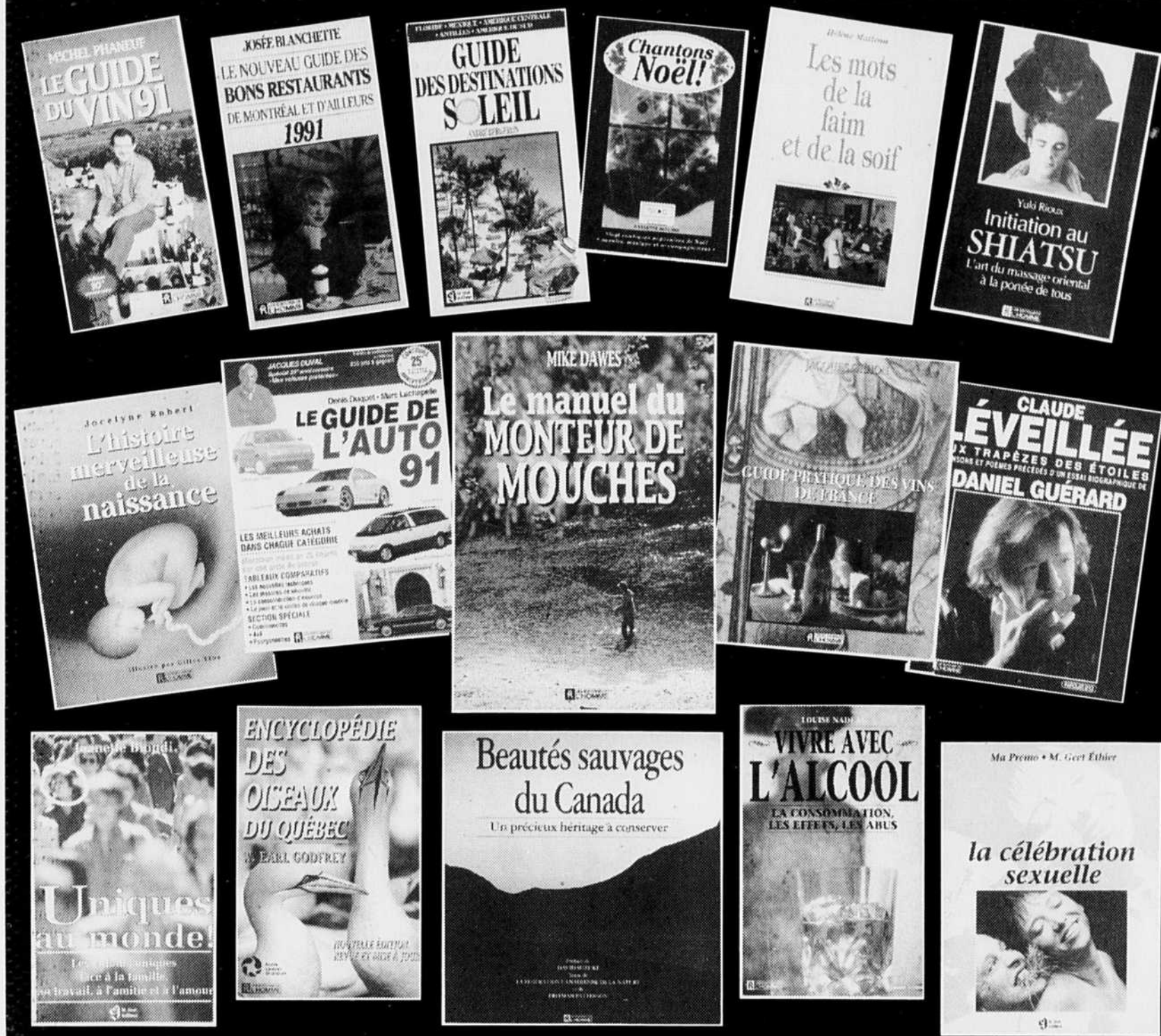
Collection L'Univers des discours

Le Préambule

169, rue Labonté, Longueuil (Québec) J4H 2P6
Tél. : (514) 651-3646 — Fax : (514) 651-0378

PUBLICITÉ

Des idées cadeaux pour Noël... Faites vos choix!



Chantons Noël
Alain Bergeron
15,95 \$
Éditions de l'Homme

Ce joli coffret vous offre le texte des cantiques de Noël les plus connus avec accompagnement musical sur cassette. Vous y trouverez: *Trois anges sont venus, Adeste Fideles, Minuit chrétiens, Les anges dans nos campagnes, Sainte nuit* et bien d'autres. Une idée formidable pour rendre votre Noël encore plus agréable!

Beautés sauvages du Canada
Préface de David Suzuki
Textes de la Fédération canadienne de la nature et de Freeman Patterson
59,95 \$
Éditions de l'Homme

Un album de photos spectaculaires! Le Canada est l'une des régions de la planète où l'on trouve encore de vastes et superbes espaces restés à l'état naturel. Toujours inexploités et souvent pratiquement inaccessibles, ces espaces constituent un précieux patrimoine pour l'humanité entière. Ce magnifique ouvrage, abondamment illustré de photos en couleurs extraordinaires, se veut une contribution à la sauvegarde de cet héritage.

Claude Léveillé
Daniel Guérard
29,95 \$
Éditions de l'Homme

Pour toute une génération, Claude Léveillé reste l'auteur-compositeur-interprète par excellence, l'artiste authentique dont l'œuvre est appelée à durer. Les textes de ses chansons, reproduits intégralement dans ce livre, confirment amplement ce jugement. En retraçant les étapes d'une carrière étonnamment diversifiée, Daniel Guérard réussit à peindre non seulement le portrait de l'artiste, mais aussi celui d'une époque de grande ébullition culturelle, que Claude Léveillé a marquée profondément.

Encyclopédie des oiseaux du Québec
W. Earl Godfrey
29,95 \$
Éditions de l'Homme

Complètement mise à jour et dans une mise en pages plus facile à consulter, cette nouvelle édition réjouira tous ceux qui s'intéressent au monde fascinant de la nature. Très abondamment illustrée de dessins, de cartes et de planches en couleurs, elle présente de manière

précise la description, l'aire de dispersion, l'habitat et les mœurs de chacune des nombreuses espèces d'oiseaux du Québec.

L'histoire merveilleuse de la naissance
Jocelyne Robert
24,95 \$
Éditions de l'Homme

Magnifiquement illustré par Gilles Tibo et écrit dans une langue accessible à tous, ce livre répond avec justesse et équilibre aux interrogations des enfants d'aujourd'hui sur la belle histoire de la naissance. L'auteur le destine au tout-petit qui découvre, à l'enfant qui cherche à comprendre le phénomène, aux adolescents en quête d'émerveillement et d'intégration, aux parents, aux éducateurs et éducatrices qui accompagnent, aux grands-parents qui se souviennent, à toutes les grandes personnes désireuses de mettre à jour leurs connaissances et de s'émerveiller encore.

Les mots de la faim et de la soif
Hélène Matteau
19,95 \$
Éditions de l'Homme

Savez-vous pourquoi on dit: mettre les pieds dans le plat, manger une claque, ou encore ne pas être dans son assiette? Voici un livre aussi instructif qu'amusant, qui vous dévoile l'origine des mots et des expressions liés au boire et au manger. Une aventure savoureuse au cœur de la langue française!

Guide de l'auto 91
Denis Duquet et Marc Lachapelle avec la collaboration spéciale de Jacques Duval
15,95 \$
Éditions de l'Homme

Quand vient le temps de choisir une nouvelle voiture, au Québec, on se réfère en toute confiance au *Guide de l'auto*. Chaque année, les auteurs passent en revue, méthodiquement et en toute impartialité, tous les nouveaux modèles de voitures vendus au Québec et au Canada. Ils dressent aussi un bilan annuel des grandes tendances qui marquent le monde passionnant de l'automobile. Le *Guide de l'auto 91* constitue la 25^e édition entièrement mise à jour d'un grand classique. Vous pouvez vous y fier!

Guide du vin 91
Michel Phaneuf
15,95 \$
Éditions de l'Homme

Depuis dix ans, le *guide du vin* de

Michel Phaneuf ne cesse de s'améliorer et de s'attirer les éloges des connaisseurs ainsi que d'un nombre toujours croissant de consommateurs avisés. Plus complète que jamais, cette dixième édition regroupe des commentaires sur environ 1 700 vins. Un record! Le *guide du vin* ne constitue pas seulement un guide d'achat; c'est aussi et surtout un outil de référence pour l'amateur québécois.

Le nouveau guide des bons restaurants de Montréal et d'ailleurs
Josée Blanchette
15,95 \$
Éditions de l'Homme

Voici un guide qui vous évitera bien des déceptions et des mauvaises surprises. Quel que soit le genre de cuisine que vous aimez, vous y trouverez un vaste choix de restaurants, allant du bistrot de quartier jusqu'à l'établissement haut-de-gamme, et des évaluations toujours pertinentes du rapport qualité-prix. Ne partez plus à l'aveuglette!

Le guide pratique des vins de France
Jacques Orhon
29,95 \$
Éditions de l'Homme

Des grands crus aux bons vins abordables, découvrez en un clin d'œil tout ce qu'il faut savoir sur chacune des appellations d'origine contrôlées. Fiche technique et caractéristiques de chaque appellation; les secrets de l'harmonisation des mets et des vins; les bonnes maisons. Le *guide pratique des vins de France* est l'édition entièrement revue et mise à jour du *Petit guide des grands vins* qui s'est vu décerner le Prix littéraire 1990 de l'Ordre mondial des gourmets dégustateurs.

Le guide des destinations-soleil
André Bergeron
19,95 \$
Le Jour, éditeur

Voici enfin un guide conçu spécialement pour aider les vacanciers québécois à choisir leur destination-soleil à tout moment de l'année. Pour chacune des destinations, on y apprend: comment et quand s'y rendre si l'on veut bénéficier des meilleurs prix, les informations pratiques de base qui permettent de se débrouiller dès l'arrivée, à quoi s'attendre, non seulement pour les plages et le soleil, mais aussi pour la cuisine, les divertissements, les attractions culturelles, les renseignements essentiels sur

l'histoire et la géographie, les avantages et les inconvénients par rapport à d'autres destinations.

La célébration sexuelle
Ma Premo et M. Geet Ethier
29,95 \$
Le Jour, éditeur

Porte ouverte sur la spiritualité par le biais de la sexualité, le tantra permet la libération d'une énergie de vie, d'une force insoupçonnée. Magnifiquement illustré d'une centaine de photos en noir et blanc, ce livre est une invitation à célébrer la vie à travers cette expérience où se rencontrent le plaisir et le sacré.

Uniques au monde!
Jeanette Biondi
13,95 \$
Le Jour, éditeur

Elle-même enfant unique, Jeanette Biondi, dans ce livre, bouscule bien des préjugés. Elle nous permet de mieux comprendre la situation des enfants uniques et de réfléchir à cette condition de plus en plus répandue.

Vivre avec l'alcool
Louise Nadeau
19,95 \$
Éditions de l'Homme

Loin d'être moralisatrice, Louise Nadeau répond aux questions que chacun se pose à un moment ou à un autre tant sur les qualités et les aspects positifs de l'alcool que sur ses dangers. Un livre aussi utile que passionnant à lire!

Manuel du monteur de mouches
Mikes Dawes
29,95 \$
Éditions de l'Homme

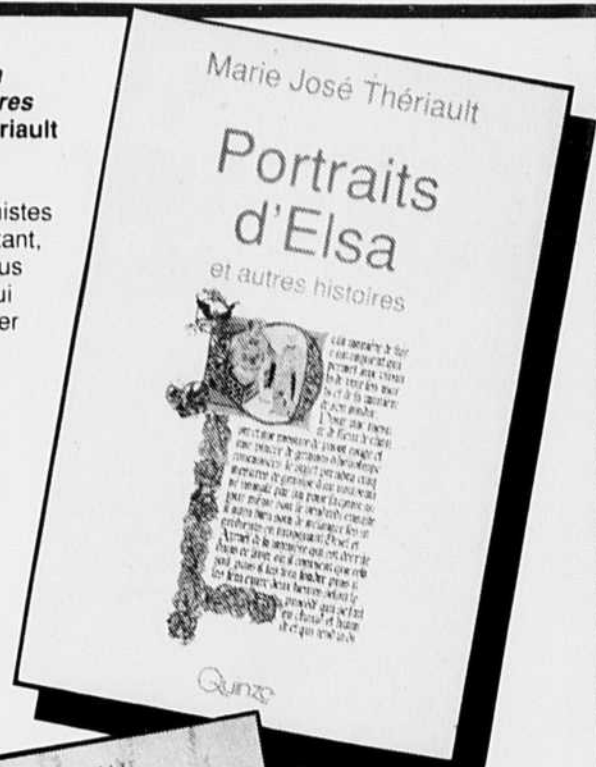
Dans ce guide, les pêcheurs québécois trouveront tout ce qu'il faut savoir sur les outils et les matériaux de base, et chaque technique est expliquée étape par étape avec photos couleurs à l'appui. Le cadeau idéal pour les mordus de la pêche à la mouche!

Initiation au Shiatsu
Yuki Rioux
11,95 \$
Éditions de l'Homme

Enfin l'art du massage oriental à la portée de tous! Ce livre est une édition entièrement revue et corrigée de *Shiatsu et sensualité*, publié au début des années quatre-vingt. Plus clair et plus accessible, le texte est accompagné de nombreuses photos explicatives tout à fait nouvelles.

Portraits d'Elsa et autres histoires
Marie José Thériault
17,95 \$

Des contes intimistes à lire en chuchotant, des nouvelles plus traditionnelles qui sauront enchanter les amateurs du genre, et des histoires merveilleuses dans la tradition arabe, capables de réveiller l'enfant qui sommeille en chaque lecteur.

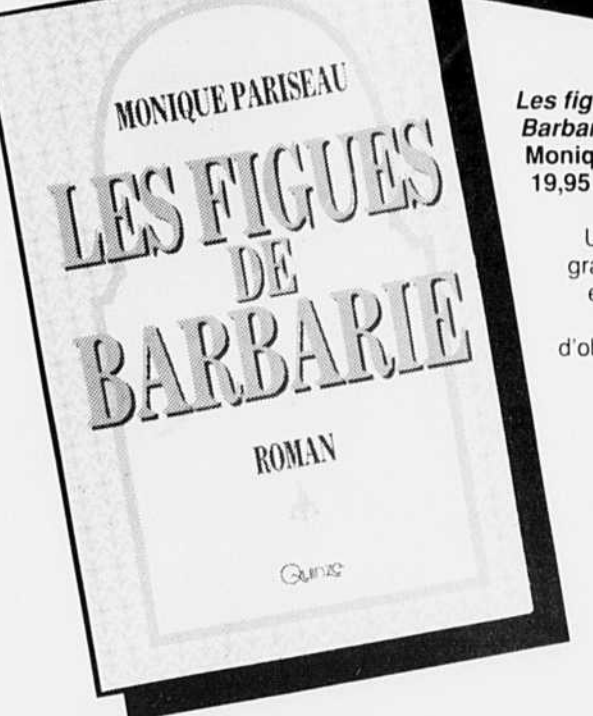
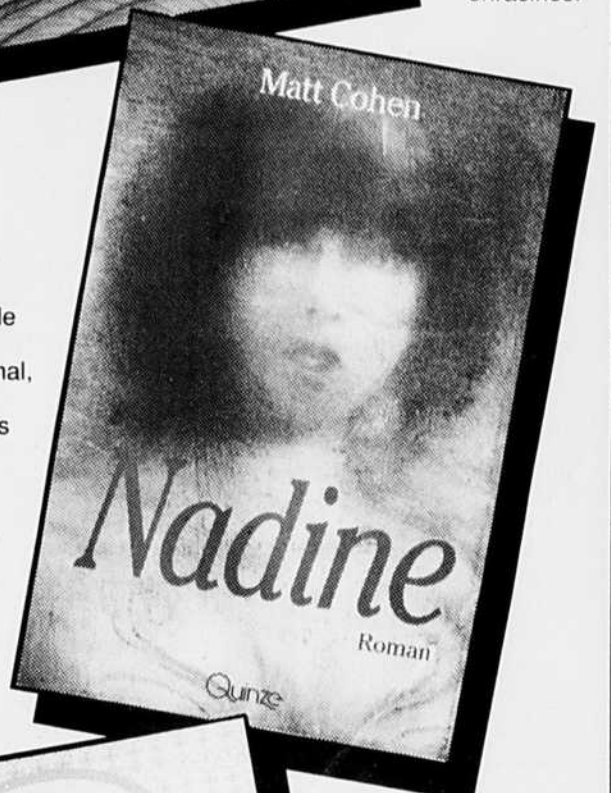


La vie modique
Serge Rousseau
19,95 \$

Écrit avec lucidité, compassion et une connaissance sûre du sujet, ce roman sur l'univers étonnant des personnes âgées ne manque pas de bousculer quelques-uns de nos préjugés les plus enracinés.

Nadine
Matt Cohen
24,95 \$

Une histoire où l'amour, l'intelligence et le courage triomphent du mal, des faiblesses humaines et des caprices du destin.
Douglas Glover, Books in Canada



Les fiches de Barbarie
Monique Pariseau
19,95 \$

Un roman d'une grande sensibilité et d'une grande justesse d'observation dont l'action se déroule au Maroc dans le milieu de la coopération internationale. Un monde d'intrigues, de passions, de différences culturelles et de désillusions.

Une histoire personnelle
Simone Grenier-Bibeau
24,95 \$

Voici une émouvante histoire personnelle qui a pour toile de fond l'après terre de l'Abitibi des années trente. À la fois récit intime et document de la vie quotidienne de cette étonnante époque, ce roman a remporté le prix Angéline Berthiaume-Du Tremblay dans le cadre du dixième concours littéraire La Plume d'Argent.



Quinze

Le plaisir des Livres

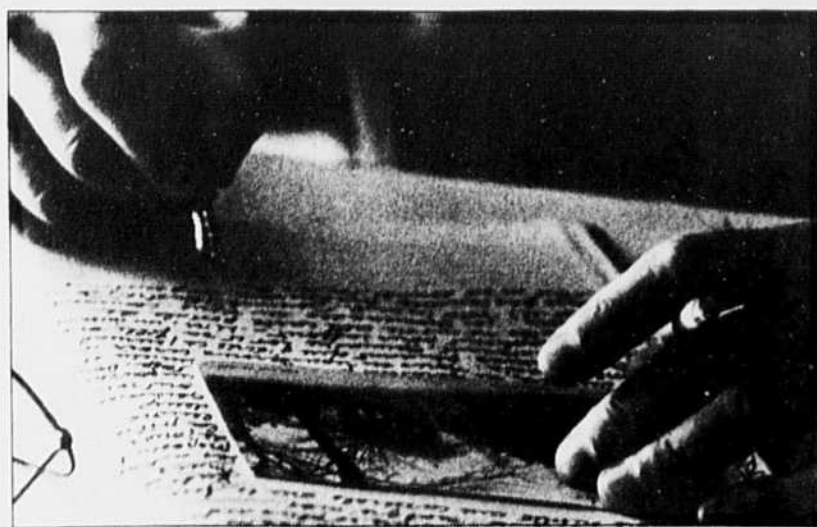
Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

Carnet 13

QUI ? Qui a écrit, que le risque soit la clarté ? Qui a écrit, être un héros et un saint pour soi-même, pour soi-même et au monde présenter l'apparence d'un foireux ou d'un farceur ? Qui a écrit, ou est-ce qu'avec le passage du temps les années deviennent inexorablement de moins en moins bonnes ? On passe de rêves de ce qui pourrait être à des rêves de ce qui aurait dû être pour finir avec des rêves de ce qui a été ?

Qui a écrit, chacun est l'otage des silences des autres ? Qui a écrit, un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver ? Qui a écrit, mais le bonheur, direz-vous, qu'arrive-t-il au bonheur ? Il arrive comme d'habitude mon vieux, il arrive comme un chat sur les genoux ? Qui a écrit, je n'attendrai plus des jours meilleurs. Les mois changent, les années se succèdent, tout se renouvelle en vain, le reste le même. Au milieu de ce que j'ai désiré tout me manque, je n'ai rien obtenu, je ne possède rien. L'ennui consume ma durée dans un long silence. Soit que



les vaines sollicitudes de la vie me fassent oublier les choses naturelles, soit que l'inutile besoin de jouir me ramène à leur ombre, le vide m'environne tous les jours et chaque saison semble l'étendre davantage autour de moi ?

Qui a écrit, la pire des jalousies, c'est l'indifférence ? Qui a écrit, le doute est ma seule et unique certitude ? Qui a écrit, à Paris, où l'esprit jette si vite l'émotion par la fenêtre, le silence, dans un salon spirituel, après une histoire, est le plus flatteur des succès ? Qui a écrit, un roman ne se raconte pas, il se vit ? Qui a écrit, j'ai ce que j'ai donné ? Qui a écrit, alors, il vous emmenait dans sa solitude, je ne veux pas dire qu'il la partageait ou que de vous sentir auprès de lui, il

s'en trouvât moins seul, non, mais il vous emmenait. On n'était pas un remède, pas une distraction, pas une compagnie, on devenait sa détresse et sa solitude ?

Qui ? À quoi bon écrire encore ? Écrit en fait qui lit, la lecture est acte d'écriture. Chaque phrase, si elle est émue, pas seulement pensée ou voulue, l'émotion, un frisson, est une éternité en soi. C'était il y a une heure. Je venais de revoir à la Cinémathèque pour la nième fois *La vie est belle* de Frank Capra, film joyeux du rêve américain qui se brise. La marche fut longue pour rentrer rue Jeanne-Mance. Les trottoirs étaient secs. Il fait comme un début d'automne au seuil de l'hiver. Je m'approchais de la porte de ma maison quand je sentis une

présence derrière moi. Je me suis retourné. C'était un jeune homme au regard flou et aux lèvres fines, un sniffeur en plein vol. Il portait un chandail bleu marine et serrait les mains dans ses poches comme pour tenir debout. « S'il-vous-plait » dit-il. J'ai murmuré, « que puis-je pour vous ? » Ma réponse ne lui parvint pas. Il bredouilla quelques mots qui glissèrent sur ses lèvres, et son regard, l'instant de ma réponse, chavira pour devenir vitreux. Je n'ai pas eu de la peur mais de l'instinct, j'ai fondu sur ma porte, sortant vite la clé, entrant, m'arc-boutant, alors qu'il tambourinait du dehors. Je crois que j'ai crié pour m'exhorter. D'un geste vif, j'ai réintroduit la clé à l'intérieur alors que le jeune homme tentait d'ouvrir en cognant de tout son poids. J'ai fermé la serrure. Affalé dans l'entrée, le cœur palpitant, qui ? qui ? qui a écrit quoi ? toutes ces phrases me revinrent en tête, que le risque soit la clarté, la pire des jalousies, c'est l'indifférence, toutes ces phrases en vrac et en bref, et tant d'autres phrases que j'ai oubliées et qui pourtant occupèrent mon esprit le temps, quelques fractions de secondes, de me sauver (?).

Une nouvelle race d'errants est née, celle du manque, manque d'écoute, et moi, Sevy Erravan, effondré derrière ma porte, j'ai pensé que mon temps de vie était compté, que le compte à rebours avait commencé. Je suis habité de grands moments d'émotion et le danger des nuits ne fait plus sortir de l'ombre que des fantômes, des corps sans plus jamais aucune prise. Il n'y

aura pas de nouvelle étape. La tête me tourne, la terre tourne, il est quatre heures du matin. À cette heure-là, à Fenêtrange, Madame se levait pour mettre du bois dans la cuisinière, chauffer les pièces du bas et préparer les bois pour le café du matin, avant l'école. Il y aurait du pain de blé et de la confiture de mirabelles. « Raconte-moi tes rêves » dirait-elle en me tendant le sucre. C'est tout un art de rompre le pain sans faire tomber une seule miette sur la nappe. C'est tout un art de ne pas mentir en racontant ses rêves. C'est tout un art et une perdition que de pouvoir mentir-vrai et faire de l'art. Qui a vraiment dit quoi, quand, comment pourquoi ? Ces phrases-là m'ont donné la force de me réfugier derrière ma porte pour seulement, enfin, respirer. Je mentirais si je disais qu'après avoir suspendu mon manteau, mon cache-col et ma casquette, avant de me mettre à écrire ces lignes, je suis allé vers la fenêtre, et de là, devant la maison, je vis le jeune homme poignarder le tronc de l'acacia qui, l'été, dispense une ombre claire, le seul jardin qui me reste, mon arbre.

Il s'acharnait contre lui. J'ai compté les coups, trente-sept, crime passionnel ? Je ne mentirais pas, en fait. Je n'avais pas allumé la lumière. Du dedans, je l'observais, acharné à l'ouvrage de son meurtre. Dans mes poches, il n'aurait trouvé que quelques piastres et le ticket de la Cinémathèque.

Qui a dit, un homme seul est en mauvaise compagnie ? Quel est le séducteur grincheux, champion de l'amertume qui a eu la malignité (c'est dans le dictionnaire monsieur CP 927) d'écrire, j'ai perdu au contact des hommes toute la fraîcheur de mes névroses ? Qui a dit, ah, mes amis, il n'y a pas d'amis ? Qui a dit, tout ce qui nous touche de près est la seule matière d'art ? Qui, qui est Sevy Erravan ? Je sais seulement que pour les inévitables cadeaux des fêtes de l'an à venir, il ira chez les artisans, au Salon des métiers d'art, à la bien nommée place Bonaventure. Ne serait-ce que pour le stand 1027. Entrée libre. Écrire, écrire toujours, c'est chercher l'entrée de secours.

— Y.N.

Vérités et mensonges

JUSTE AVANT LES PLUIES

Gert Hofmann
roman traduit de l'allemand
par Michel et Susi Breitman,
Robert Laffont, coll. « Pavillons »,
Paris, 1990.

Diane-Monique Daviau

JUSTE AVANT LES PLUIES est le roman le plus cynique et le plus macabre, aussi, que Gert Hofmann ait publié jusqu'ici.

Du début à la fin, un cadavre sert de pivot à cette histoire qui s'arrêtera au moment où les premières pluies de la saison viendront enfin noyer la région et, pourrait-on dire, la nettoyer. Laver le décor, les coulisses de ce théâtre où se jouent de nombreux drames. Crimes, fautes, tâches, souillures accumulées au fond des âmes, tout cela partira-t-il aussi facilement ? Il y a les fautes, la mauvaise conscience. Il y a la mauvaise foi, aussi.

En Bolivie, au bord de la « Forêt des pluies », dans les Yungas, un Allemand a trouvé refuge lorsqu'il a quitté l'Allemagne défaite. Depuis, il vit à l'écart dans une immense hacienda dont il est propriétaire. Il vit en retrait mais entouré : d'anciens nazis.

Heinrich von Hartung, alias Don Enrique von Ung, a eu beau amputer son nom d'une syllabe, son passé le poursuit. Au point que Herr von Ung se sent hanté par une « rumeur » tenace, envahissante, poursuivie par les bruits couant sur ses activités pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Mais il y a aussi l'histoire récente, dans laquelle s'inscrit la mort du jeune frère de Herr von Ung tué au cours de ce qui semble être un rite sacrificiel. Bien des gens ont assisté, silencieux, à ce meurtre. Mais les gens ont peur des « vautours » et deviennent des « nains », semblables à ceux que l'oncle appelle « les nains funéraires ». Ils se taisent.

C'est dans cette ambiance de mystère et de mensonge, de peur et de mort, dans un décor luxuriant et tout à fait misérable que pénètrent soudain, sans prévenir, un jour de novembre 1968, le neveu de Herr von Ung et sa fiancée dont il est épouvantablement jaloux. Ils viennent de cette Allemagne où existent encore d'anciens camarades de l'armée. Ceux-ci auraient chargé le neveu d'une mission bien spéciale : retrouver Heinrich von Hartung et le convaincre de rentrer en Allemagne.

Mais cette mission s'avérera impossible à remplir : l'oncle est prisonnier de son passé. Un passé que lui seul semble pouvoir interpréter, comprendre. Les autres ont l'air de ne pas savoir à quoi peuvent correspondre toutes ces rumeurs concernant le passé.

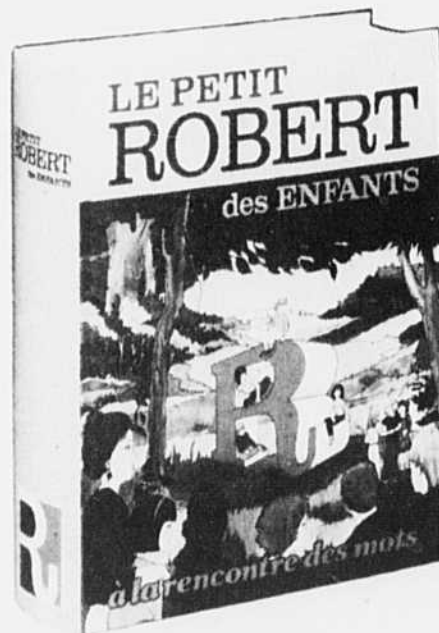
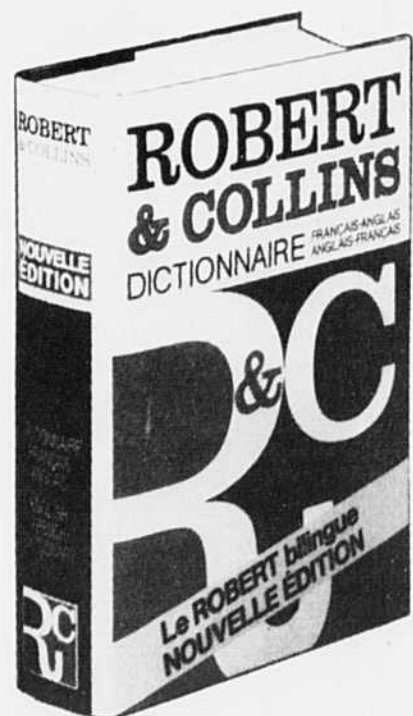
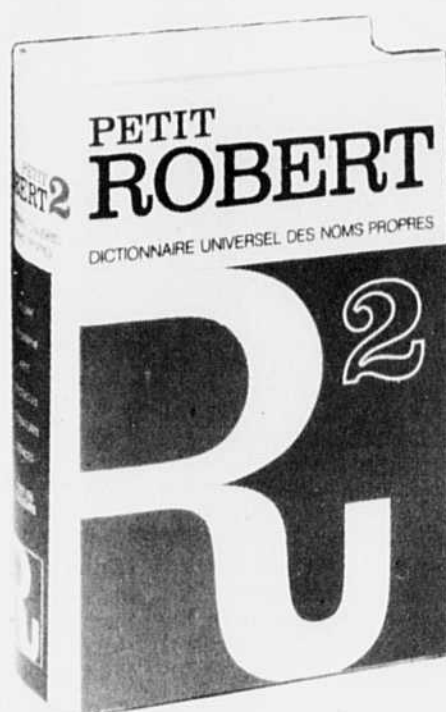
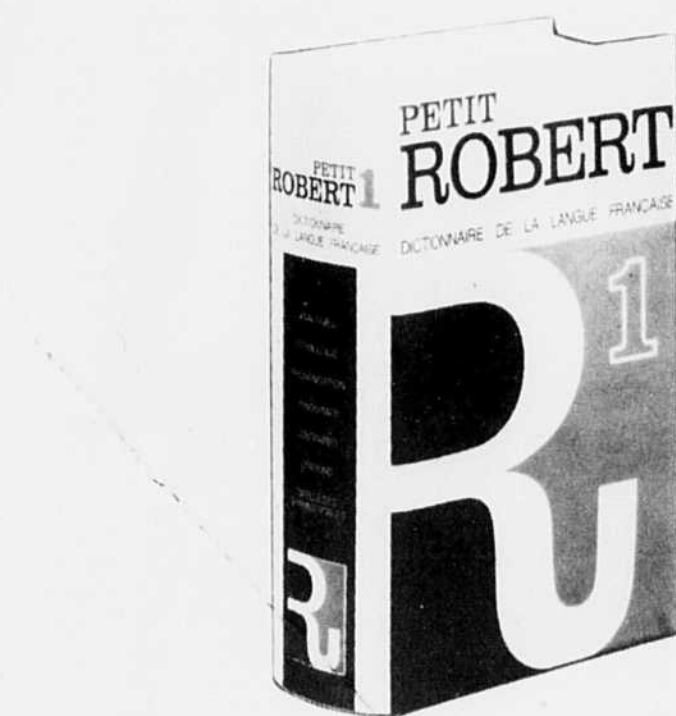
Par de nombreux retours en arrière, évoquant les horreurs du régime nazi, Herr von Ung tracera le portrait d'une vie avec laquelle il n'arrivera pas à se réconcilier. Cynique, bouffon, pitoyable et grotesque, l'oncle affrontera les cadavres au fond de sa mémoire et se débattrait contre celui de son frère, formidable double à qui il tente de faire jouer un dernier rôle, grandiose et éblouissant, celui de la victime expiatoire. Pendant 48 heures, les conversations, les souvenirs, les questions provoquées par ces souvenirs contribueront à pousser Heinrich von Hartung, alias Don Enrique von Ung, au pied du mur. L'oncle ne retournera pas en Allemagne : il se pendra plutôt.

Soutenus par un humour terrible, douloureux et dévastateur, ce récit du mensonge dans la vérité et de la vérité dans les faux-semblants, cette fusion du vrai et du faux, ce mariage tout à fait réussi de la mauvaise conscience et de la mauvaise foi ont de quoi séduire et inquiéter, provoquer et troubler. *Juste après les pluies* est le roman le plus trouble et le plus troublant, le plus dérangeant, le plus déroutant que Gert Hofmann ait écrit.

Soyez enfin libéré
Cessez de fumer



POUR NOËL MOI, J'OFFRE UN ROBERT! ET VOUS?



DICTIONNAIRES ROBERT



Soyez enfin libéré
Cessez de fumer

